

*À la chouette, la rmott, au loup au corbeau. À l'autre singe,  
où qu'il se trouve. Aux bêtes.*

**D**e la fabrication d'un objet à celui d'une publicité, de celle d'un discours à celle d'un tract ou d'une affiche, chaque production appelle un certain « interlocuteur ». Ainsi, l'objet de la production n'est jamais le produit seul, mais aussi l'être auquel elle est destinée. En observant la société capitaliste ou industrielle nous le comprenons, et tirons de là une pensée critique ( de la réification, par exemple ), mais curieusement nous ne l'appliquons guère qu'à eux, sans saisir en quoi ce principe est intangible et s'applique dès lors à toute production.

Or, nous arrivons à présent au constat suivant : Nous pourrions bien n'être, malgré la somme d'affiches, de tracts, de textes et d'actes que l'on pourrait nous imputer, en train de produire que des spectateurs. Ou plutôt n'être pas un instant en train de rompre cette chaîne immonde qui les produit. Cette démarche nous mènerait alors, à plus ou moins long terme, ayant tout tenté ( et par là devancé la culpabilité induite par cette question horriblement juste succédant toutes les horreurs de l'histoire – « et toi, que faisais-tu donc contre cela ? » ), ayant agité en vain, cette démarche ne nous mènerait que vers une des nombreuses formes du nihilisme. Issue de secours plus ou moins honorable où rien n'aurait plus de valeur, rien, pas même la vie, comme certains l'écrivaient il n'y a pas si longtemps.

*Nihilisme*, posture désormais tellement partagée – et dont la face politique n'est que la partie émergée – que comme tout consensus elle nous trouble. « Nous » aurions subit tout ça pour en arriver là. Nos morts, et tous ces morts, méga-cadavres comme ils disent aujourd'hui, barricades écrasées, communes anéanties, kilomètres de pelotons d'exécutions, de fosses communes, massacres de nos vies sans état, sans loyers, sans choses, pour ça ?...

Une certaine idée du chaos nous attire plus, en ce qu'elle provoque, elle, moins de complaisance que d'intelligence nécessaire ; apparition de nouvelles conversations entre les êtres, et non plus leur dissolution dans cette facilité d'esprit qu'est le « rien ».

Les textes et les affiches qui composent cet ouvrage ont tous été conçus comme cela, chaque fois début ou poursuite d'une conversation cachée entre les êtres dont ils sont issus, et c'est pourquoi ils ont presque tous commencé leur vie dans la rue. Leur propos est donc moins de dire que de *parler avec*. Qu'on n'y cherche pas le qui, mais le quoi.

C'est une conversation plusieurs fois millénaire, avec ses points d'orgue et ses silences, dont le propos est rarement l'objet, mais plutôt le sujet dont elle provoquera l'apparition.

Et que l'on ne nous lise pas mal. Provoquer ne signifie ni créer ni modeler, mais faire sortir au dehors.

C'est à dire que ce que nous y cherchons, dans ces conversations, c'est appeler ce qui existe déjà, et dans quoi, nous aussi, nous reconnaissons.



“Rechercher ses précurseurs, ce n’est pas se livrer à une misérable tâche de caractère juridique ou policier ; c’est sonder les mouvements, les tâtonnements, les aventures, les intuitions et les prémonitions de l’esprit humain.”

\*\*\*

Regarder ses pieds	5
--------------------	---

	<i>Annexes</i>	
Depuis Cette Nuit		22
Bâtiments D		28
01/02		35
• Dictionnaire		42
• Les murs		60

	<i>Affichages récents</i>	
La meilleure retraite c’est l’attaque		78
Les pièges à humains		79



Des Paquets Pour La Bête :

*Sturm und Drang*

- 01/01 (film)
- 01/02
- 01/03 (film)
- 01/04

*Depuis cette nuit (sur le mouvement anti-CPE à Paris)*

*Bâtiments D (les histoires et les solutions)*

*Dawn of the Nihilists (film)*

*Reproduction d'un entretien avec Marcolla, du PCC*

*Le Bœuf*

*Regarder ses pieds*

*« Si fort est l'adversaire qu'à cette heure il se prépare à lui-même. »*

## Un

Pour combler un temps dont ils ne savaient plus trop quoi faire, certains dans le wagon avaient distribué comme ça des identités au monde qu'ils ne pouvaient plus saisir : Vaniteux, lâche, jaloux, artiste, courageux, dominant, peureux, soumis, obstiné, tête brûlée, voyou, mais aussi, par la fenêtre, pin parasol, cactus, ciel, granit, pluie torrentielle, bleu, vert, jaune, rouge... L'écho de ces premiers noms lachés commença par berçer le trajet de ceux qui jouaient comme de ceux qui dormaient, les pénétrant chacun doucement. Puis le soleil se leva et se coucha plusieurs fois sur cela, et l'on traversa pour la première fois des pays.

Le paysage fût ainsi défini. Les mots firent comme une peau lisse à chaque nouvelle chose nommée, ordonnant tout d'une façon moderne et assez pratique. Ici ou là on sortait les têtes, étonné, et tout étincelait merveilleusement.

Mais un doute s'immisça, doucement d'abord ; doute qui saisit bientôt chacun des nouveaux voyants sous la forme d'un vide brutal. La classification avait engoncé les choses dans des habits raidis, étroits. Ce qui restait entre elles n'était plus rien. Et lorsqu'ils eurent fini de réaliser qu'on ne se déplaçait pas dans le rien, les chants cessèrent.

Ces identités – une manière discrète de parler de destins – avaient créé un paysage cohérent, paysage de choses rangées, organisées et hiérarchisées. Mais il avait fallu mettre chaque chose à terre avant de la nommer, et personne n'avait su quoi faire de ce qui s'en était écoulé.

Arrivés sur les quais, certains avaient été pris soudain d'accès désordonnés – mouvements de langues étranges, horribles jargons, accents de douleur, de rage, demandes de pitié –, et emmenés à l'horizontale. Aux autres, des repas furent distribués, tendus au bout de longs fils dont l'extrémité allait à chaque fois au cou d'un pauvre. La Mort n'avait plus qu'à venir recoudre les ventres qui explosaient – laissant à ses lieutenants le soin d'emporter les étranglés.

Le continent nouveau semblait infini, indépassable. Les foules rassasiées n'avaient plus besoin d'être convaincues ; pleines, elles digéraient toute nouveauté avec douceur. Mais au milieu du ballet sombre qui les entourait germais le souvenir obsédant d'avoir toujours été battues.

Je tentais de comprendre où j'étais rendu. Des trains pleins de ces gueules cassées étaient visiblement arrivés pour remplir la ville de nombreux matins avant celui-ci, car partout on voyait que ces gueules avaient usés de leurs prolongements de pieds leurs sols inusables de molécules éternelles. Les gares silencieuses avaient dû voir mollement s'unir comme aujourd'hui le pareil avec le pareil, ronronnant, avant de retomber dans le silence le moment d'après.

Et là c'était nous, notre tour, et rien n'arrivait de plus que cela.

Hors de la gare le soleil brillait, mais bêtement. On me dit qu'ici, la nuit, les étoiles éclataient comme des bombes nucléaires. Le jour, lui, ne se levait plus, c'était mieux ainsi, disait-on, qu'il apparaisse à l'est ; loin, loin ; là où il ne désignerait plus rien d'humain.

\*\*\*

Quelques heures après, le soir venait. On le voyait au teint orangé de sodium que tout prenait, des murs aux visages – la ville allait bientôt se coucher.

Je vis des foules qui s'assemblèrent. Pénétrant la masse dense et inerte, tendue vers des points mystérieux, je voyais qu'on sortait par endroit des bébés de congélateurs. Poursuivant ma progression, je vis qu'ailleurs on violait des neveux et des copines. Il y en avait aussi d'autres plus mobiles qui volaient des poules et des portables.

Les foules se mirent à s'animer, se séparèrent, s'éparpillant pour se regrouper différemment, s'observant. Elles semblaient vouloir isoler de leur sein ces monstres qui les avait divertis, plus discrets, dont certains avaient le visage caché et d'autres avançaient avec difficulté. Quand elles eurent fini, semblant penser qu'elles avaient enfin tout et qu'il ne leur manquait vraiment que le tant, d'autres vinrent, et, comme dans un grand rituel expiatoire, les éclatèrent, tous ces monstres qu'on avait isolé-là, et à grand coup de matraque encore.

On avait dû se dire que ces gens auraient de nouveau faim ou envie d'autres choses, puisque pendant ce temps on en avait profité pour ouvrir ici une boulangerie, là un supermarché, une mercerie, une droguerie ; on

avait construit aussi des quartiers résidentiels, les agrémentant de mines et de pelouses tondues, de baraques, alignées ou non. Paysage m'étant alors plus familier.

La nuit avait alors fini de s'étaler sur tout avec son petit silence aigu et tout était redevenu calme, sauf quelqu'un, quelque part, qui s'était mis à crier.

Le lendemain, le jour était revenu, et l'on vit en allant un peu partout ce qui y poussait : des écoles, lycées et lycées techniques qui formaient des petits gars et des petites filles à fabriquer, dans de petites usines à l'extérieur de la ville, des piscines, à partir d'un cube de plastique d'un mètre sur un mètre sur un mètre. Il y avait plus loin de grands parcs. Et aussi des cimetières, des maisons de retraite, d'autres écoles, des lieux de cultes, des forêts, des jardins, des zoos, et des prisons pour humains de tous les âges... bref, ces endroits où l'on avait enfermé toute race de vie derrière des grilles. Quand je me tournai vers la devanture réfléchissante d'un magasin, cherchant une chose que je pourrais moi-même corriger, je vis qu'un mot avait été écrit sur mon front. Je me penchai pour lire mieux l'inscription, un tatouage, mais tout se brouilla si bien que je me crus embarqué par les pieds dans un navire et j'en vomis jusqu'à l'évanouissement.

J'émergeai alors qu'une goutte se fissurait sur mon nez, puis d'autres vinrent et mes yeux s'ouvrirent vraiment. Au-dessus de moi cinquante milliard de gouttes cinglaient la brume en même temps, me rappelant vaguement quelque chose. Peut-être la lumière, elle s'était déportée légèrement.

M'enjambant, les corps se courbaient, trempés de sueur. Tout s'était mis à avancer très vite sous cette perspective. Ils se cherchaient certainement un abri.

À la fin du rêve, le nombre infini de visages se réduisait épouvantablement, je ne me souviens pas si c'était justifié. Il en restait deux, trois, un homme, une femme, un enfant ou deux, mais ils se répétaient... Peut-être qu'il y avait eu des instructions ? Moi je suivais une scène, absolument incapable de savoir où aller. Ici ? Là ?...

Une pensée mathématique me frappait soudain, m'envoyant du sommeil à l'aube. Ici. Trempé.

## **Deux**

Je me levai pour aller me passer la tête sous l'eau. Et j'étudiai dans la glace cet air que j'avais. Perdu... Il était trop tôt, et je voulais dormir encore.

J'allumai la télévision pour entendre des gens hurler leurs joies débiles, simplifier leurs caresses, résumer leurs peines, en leur ôtant par exemple les bras, les jambes, la tête, le maxillaire droit... Je cherchais le parfait, le sublime, j'y trouverais peut-être le rond, le pur.

Je trouvai pour toute musique des filles qui miaulaient comme des petits chats tondus qu'elles voulaient des *soldiers*. Je changeais, mais pour un autre genre de regard d'acier. Une voix de fer très féminine me parla du quotidien harassant d'une nouvelle brigade de maintien de l'ordre. Un type qui avait accueilli l'huissier à coup de chevrotine était plié au sol comme une merde. Des agents parcouraient comme des mouches les pièces vides de sa maison en criant clair ! clair ! clair !... Sûr que c'était lumineux sans portes. Suivaient des inspecteurs diversement cyniques, des citoyens armés qui chassaient des primes, des agents de la PAF champions de karaté.

Et je changeais encore, cherchant les informations, éprouvant soudain une crainte bizarre de partir sans savoir : « Une femme, entre la vie et la mort depuis 72 heures, vient de trouver la mort sur son lit d'hôpital... ». Un contrôle d'identité avait mal tourné et elle avait cherché à s'échapper. Pourtant, ici, c'était comme si, un peu conne, elle avait décidé de jouer sa vie comme ça, dans les airs, et contre la gravité. Et qu'elle s'était jetée par la fenêtre. Et qu'elle avait trouvé qu'elle avait perdu. On m'enjoignit ensuite de la croire étrangère, et que cliniquement ce n'était pas perfusée à sa machine à coudre ou la tête éclatée contre le bitume fuyant des flics de partout, mais à l'hôpital – un lieu pourtant très bien rangé –, qu'elle l'avait perdue, sa vie.

Moi, je ne connais pas le nom de ce jeu. On dit maintenant que tout va mourir, que c'est sûr. Que ce sera même la preuve que c'était vivant. C'est bizarre comme ce genre de nihilisme vulgaire peut être inquiétant.

Mon temps voulait qu'à l'âge de treize ans j'aie déjà assisté à des milliers de meurtres imaginaires. Que je sois préparé, quoi. Plus tard pourtant, attablé, j'accueillis sans trop savoir qu'en faire une somme impressionnante de fantômes livrés par cet écœurant carré, ici même, et c'est petit ; des fantômes auxquels je ne m'attendais pas : forêts, bêtes, terres, hommes et femmes, sources d'eau même... Tout ça pouvait dîner avec moi. C'était calme, et tous se rejoignaient en se saluant poliment. Que pouvais-je y faire ? D'ailleurs, une de mes anciennes voisines du Wenzhou venait juste d'arriver. Tiens, *hello* !

Quand on n'a rien à se dire, on commence en général par se demander d'où l'on vient, mais je *savais* d'où venaient les fantômes qui m'accompagnaient. Comme un brouillard épais qu'on a traversé et qui vous colle encore. Alors je me taisais, sachant que ce n'était plus du vide, ce truc que mes yeux fixaient, ne connaissant pourtant toujours pas le nom de ce jeu, qui n'était pas cache-cache.

### Trois

Je décidais de sortir, mes compagnons en bandoulière. Je rentrais dans quelques magasins, et voyais qu'on y rassasiait encore la soif qu'on croyait si personnelle des manières les plus communes. J'avais auparavant retiré mon courrier, coché les colonnes là où il fallait ; renvoyé le tout sagement.

Partout il y avait des files. D'un côté le manque, l'absence, et de l'autre, le soulagement, ou un peu pire : l'espoir du soulagement.

C'était avec ce marché-là que la file s'était doucement immiscée dans toutes les vies, dans tous les comportements, qu'elle avait transformé l'action en distance et en temps d'attente, et qu'elle avait formé des générations d'hommes et de femmes à n'attendre plus rien les uns des autres, tous tant qu'ils étaient, instinctivement, inconsciemment pétris de cette nouvelle soif de l'attente. Peut-être qu'à la fin il n'y aurait plus que des machines qui leur prendraient tout, mais elles les rempliraient au moins pour un temps.

\*\*\*

Elles, les machines, avaient avancé bien ; digérant lentement tous les êtres de tous les règnes, laissant sur leur route ces amas de cellules d'isolement : Matière première ou paysage ici, outils, ou forces, là. Et elles y avaient clôturé tout ce qui avançait sans but ordinaire, jusqu'à l'espace et le temps.

L'in-fini, c'est-à-dire le non-achevé, qui conférait au vivant sa capacité de mutation, d'adaptation, sa nécessité de coopération, l'in-fini, fondement de tout mouvement, avait été déclaré ennemi public numéro un puis haché en petits morceaux finis, saignants et ineptes. Il n'y avait plus d'un côté qu'une abstraction mathématique. Et nous, de l'autre, dans nos files. Saignants, ineptes, – réfugiés d'une petite guerre rose et or –, avec nos provisions.

\*\*\*

Ces machines, de lointains hommes leur avaient – parfois dans un souci purement pratique – donné naissance. Mais elles n’avaient jamais cessé de se reproduire, comme investies d’un impératif organique, et de reproduire aussi leur condition d’existence, leur milieu. Cette condition était le tas, et assez vite, sur ces restes de vie, de chair, de sang que ces tas abritaient, on voyait arriver de nouveaux organismes qui prenaient le relais des premiers, s’en nourrissant directement, des tas, pour se perfectionner, ou les étudiant pour en nourrir d’autres. Car on tira vite de ces amas des traités, des déclarations, des études, des revendications, laissant bien sûr de côté plus ou moins complaisamment qu’on y étudiait le cadavre de quelque chose qui avait été un jour vivant, et qui avait battu ensemble.

Fleurirent ainsi des États, des nations, des économies, des religions, des sciences... Et la file aussi fut créée sur le tas.

Les machines avaient découpé les grands corps en individus décharnés et chétifs, les jetant dans des caves et des files où ils ne pourraient plus désormais contempler que leur dénuement extrême et leurs peurs grandissantes de chose dépecée, inerte, et quasi inutile. Je le savais, j’y avais été souvent. De plus il fallait, comme pénitence, y reconnaître ses limites, sa finitude ; comme si un délit d’infini avait été commis un jour, et qu’il fallait au moins s’en considérer complice.

Certains, pour alerte, ne voyant plus au bout de leurs armes qu’un troupeau de tubes digestifs avec des souvenirs, se mirent à tuer comme ça au hasard des camarades de classe ou de shopping, mais on n’en comprit rien.

D’autres, au fond de ces caves, se mirent, s’endormant, à rêver d’imperfection. Leurs yeux peu à peu habitué au manque de lumière s’étaient atrophiés, et si le dessus du monde baignait dans une lumière crue et nauséabonde tant elle était irréaliste, ses dessous se déclinaient désormais en creux et en bosses, en rugosités et en infractuosités.

C’est peut-être parce que la vie s’infiltrait partout que les pierres qui formaient ces murs étaient alors devenues les premiers interlocuteurs de cette espèce d’hommes qui voyait le jour dans la nuit. Là-dessous tout s’était fondu en une chose battante, la pierre, la peau, le muscle, l’esprit, qui ressemblait à un cœur ; ou plutôt un ressac, semblant inonder les veines d’un corps sans fin. Dans le fond des cave se refondaient inexorablement l’espace et le temps. Les distinctions de lieu et de temps devenaient obsoletes. Et ça, aucune machine... rien n’y pouvait rien.



Bip... Bip... Bip... « Trois euros quatre-vingt quinze, vous avez la carte de fidélité ? Non, je n'ai pas la carte de fidélité. C'est gratuit, vous savez ? Ah... ». Je lui tend leur argent. Elle me rend leur monnaie. Je fais une boucle, quoi. Puis elle recommence.

Bip. Bip. Bip.... « Vous avez la carte... » Tiens, tu es là, *toi*. Hello.  
« Madame, dis-je en partant, vous avez une morte dans le dos. »

## Quatre

La soustraction infinie.

Avant je ne comprenais rien, et j'avais honte. Je sortais mes mots fléchés n'importe quand, n'importe où, comme dans une immense salle d'attente. Si je levais les yeux, que je faisais une remarque bizarre, je me voyais gratifié d'horreurs paternalistes, du genre de celles qui vous font des grimaces.

Je ne comprenais pas que vivre soit devenu une entreprise chimique où tout serait mécanisé, où des lignes épaisses devaient bien tout entourer ; entourer les lunes, les hommes, les plantes, vermines, femelles et autres animaux qui ont des règles bleues, définissant des frontières précises entre les choses sur la carte mentale du monde, avec ses blocs homogènes et, surtout, distincts. Je ne comprenais pas plus les toujours et les jamais qui assuraient le périmètre infranchissable de toutes ces certitudes. Parce qu'il y avait un résultat à cette soustraction infinie : il fallait se forger un orgueil à être. Et surtout, y rester.

Ces « toujours » et ces « jamais », je savais la vie impossible qui se tortillait sous eux. On prononçait alors des mots qu'on ne conçoit pas. Je les savais suspendus à ce fil traversant les gorges de l'impossible, et me demandais souvent quelle serait leur gueule quand ils manqueraient leur pas. Quand l'infini, de l'infime brise que sera l'inattendu, les éclaterait au sol. Et je gagnai la banquise. Notre banquise, et j'en riaais.

Le vent s'y levait. Bientôt, une tempête recouvrirait les traces qui m'y avaient mené. Je gèlerais, me solidifierais. Ma vue m'aura quitté doucement. Puis d'autres viendront, et – amour, mon amour, tu es un territoire à l'intérieur de moi – si je te trouve, je n'aurais rien oublié.

## Cinq

*« Au commencement était le Verbe, et le Verbe était auprès de Dieu, et le Verbe était Dieu. »  
(La fabrication de la main-d'œuvre)*

De retour dans le quartier de celle qui avait trouvé la mort et perdu la vie au même moment, je trouvais collées aux murs des affiches m'en-

joignant de me libérer. J'en voyais d'autres, décortiquant avec détails les affronts faits à telle ou telle population, qui travaillait pourtant, et ce faisant partageait pleinement le pire de l'esclavage autochtone. Je revoyais en creux ce qui nous avait mené là... l'huile graissait chaque clic d'une machine qui se prolongeait jusqu'aux cerveaux. Il fallait que ça coule, que ça marche. On créait partout des files. La file des choses qui arrivent. On tente de cerner l'horreur, mais on la rend familière. On l'explique.

\*\*\*

Par-ci par-là naissent pourtant des ateliers discrets de fabrication de courage. Les rotatives n'y ont peur de rien, ni bêtes, ni tripes, ni fantômes. Mais à présent, on ne leur assène presque plus que des matières sèches – élans d'une lumière plus juste, anatomies juridiques de l'Homme, nouvelles identités – et il devient difficile, vraiment, de concevoir un drame qui ne doive être résolu par quelque entité supérieure.

Un paysage apparaît, nouveau. Paysage des hommes qui succède à celui qu'ils ont fait naître autour d'eux. Paysage de choses autant qu'immatériel, où rien ne provoque plus rien ; et dont le trait morne reproduit celui d'une expression qui s'est souvent appauvrie à la distinction, cet encerclement.

Si aucun de nos ennemis ne perd plus son temps à interdire une apparition, c'est que la parade, la machine l'a trouvée. Organiquement. Elle a déjà choisi le terrain de la bataille : le contrôle de l'identité. Et la noyade, le jetage à la poubelle ou l'électrocution pour toute contre-insurrection.

Sérieux. Demain a été bien moins magnifique qu'hier sera terrible. Peut-être quelques survivants, dans très longtemps, qualifieront-ils cette période de Période Bleue de l'humanité. Mais il faudrait pour ça que cette catastrophe laisse un peu de vie qui s'exprime dans ces termes-là, et de l'humour. Alors évidemment.

Pendant ce temps hop hop hop des gens naissent. Il faut bien vivre, quoi. Ailleurs, d'autres disent aux généticiens : Ah, mais nous ne sommes pas des souvenirs, nous sommes encore là...

Ah ?

## **Six**

« Il est tard, il faut y aller, putain ! ».

Entendant cela, je reviens à moi. Je suis au milieu d'un rassemblement qui s'enlise. Il s'écoule en une accumulation de questions du mo-

ment. J'ai faim, j'ai froid, ils sont là, les autres cons, elle est mignonne, pourquoi je porte tous les tracts, la banderole est en retard, j'ai faim, j'ai froid, et cetera, et cetera... Des gens crient leur nom, en fait. D'autres le distribuent, le chantent. Personne, ici, ne sait vraiment comment faire ça, saluer une morte qu'on ne connaît pas. Au pied de l'immeuble où elle travaillait, quasi vivante, avant de s'écraser, quasi morte.

\*\*\*

Je quittais le parcours officiel de la manifestation avec quelques amis – et certains étaient morts depuis bien longtemps. Nous avions cherché – et le cherchions encore – un nouveau sens aux choses que nous étions. Nous voulions lier entre eux quelques infinis, les lier jusqu'à obtenir un fil à couper le réel. Il fallait faire à la machine ce qu'elle nous avait fait : la dépecer en choses idiotes, inutiles. Là un roulement, là une mécanique, là une roue, des mains...

« Tiens, elles sont à moi celles-là, je les reprends !

- Sers-toi ! Sers-toi... plus rien n'est à personne, l'intelligence jette ses fruits au hasard ! ».

Et les vitrines explosaient, et les choses s'écoulaient.

Les poussins anthropomorphes tombaient du ciel, ventre en l'air, et des anges les aidaient à se précipiter aux sons de trompes d'or. Les téléphones d'urgence sonnaient creux. Des têtes sans corps jonchaient le sol, en avançant pourtant. Des passants, griffant les murs au moyen d'ongles démesurés, tentaient un ultime arrêt ; et des nouveaux nez humaient l'air aux aguets, prêts à bondir sur des diables récemment multipliés par Dieu, qui, s'empalant eux-mêmes et disant des choses débiles, montraient la dernière façon branchée de satisfaire sa libido.

Les pierres, mâchoires immenses, s'ouvrirent alors vers le ciel en un grand sourire, et lui dirent surtout qu'elles avaient faim.

Nous dépassâmes plus tard des hommes sans plus de vie, échoués dans un monde désert. Leurs rejets étaient justement en train de descendre à la cave, et d'autres les y suivaient parce qu'ils croyaient aux histoires que les premiers leurs racontaient, se disant, « au pire, ce ne sont que des histoires ». Juste des histoires.

Et nous arrivâmes enfin devant ces maisons où les choses sont, sans cesse créées de manière à ce que l'on pense qu'elles ont toujours été là – banques, administrations, sociétés de crédit, d'assurances, de prêt, des instituts, tribunaux, commissariats, et différents lieux d'adoration po-

litique ou religieuse. Répertoriées là, ce que les choses sont, ce qu'elles ne sont pas ; ces lieux consécutifs où elles vont, où elles font leur *thing* et, triant, comme elles pensent, répertorié là ce dont elles vont avoir besoin, et quels problèmes elles pourraient poser. Répertoriée la moindre humeur, la moindre position, la moindre aversion.

Certains psycho géographes avaient tracé les grosses lignes de leur temps, et elles étaient devenues énormes, à l'habitude. On se déplaçait peu. On n'habitait nulle part.

\*\*\*

C'était la nuit. De la rue, je voyais ces fenêtres s'allumer puis s'éteindre au gré des informations réclamées, des bureaux qu'il fallait ouvrir. De haut, ces cités ressemblaient à des microprocesseurs d'ordinateurs plus gigantesques encore.

Et cela parce que la réalité était devenue une quête impossible, où chaque langue, chaque esprit avait la sienne.

L'espace abstrait avait presque achevé de consumer l'espace empirique, laissant des pots étiquetés sur des étagères interminables, une odeur insupportable de formol, un mot imprononçable de trois lettres sur la porte en guise d'excuse, et nous, dans cette sorte de grande pièce faite exprès, de plus en plus incapables de dévisser le moindre couvercle, d'expérimenter ce que ça sent, ce que ça goûte, ce que ça fait. Mais peut-être pire encore, incapables d'en tirer une intelligence nouvelle.

Je me souvenais d'un soir où, attablé avec un homme croyant qu'il était une fée, on me contait l'histoire d'un attelage qui m'emporterait hors de ce trou, de cette maison du diable et du bon dieu. Incrédule, j'eus plus tard des visions précises d'esprits qui me sauvaient, m'entraînant, presque vaincu, tandis que l'Épouvante était là, devant ma porte, toute prête à chanter, et elle, cette porte imbécile, à sauter bruyamment à sa voix quand elle disait qu'il fallait voir ce que les choses sont. Ce que les choses sont. Voir ce que les choses sont. Oui, il fallait voir ça.

\*\*\*

On a marché encore un peu jusqu'à croiser un gars qui s'agitait et qui pleurait dans la rue.

Il demande partout son chemin. Il n'est plus rose, il est jaune. Il ne veut pas seulement connaître une direction, il veut savoir où il est. Cer-

tains s'arrêtent pour le réconforter, lui amènent un peu de café, du sucre, du pain. Ils lui décrivent assez bien les choses autour de lui, sauf qu'ils pensent être dans une école parce qu'ils lui parlent de classes. « Il est tard, on est pressé, putain. Il faut utiliser le mot "prolétaires" ».

Le métro. On croise des distributeurs humains de *Direct Soir*. Quelques pas de plus. Les silhouettes périphériques deviennent nettoyeurs, puis passagers. Il y a une guerre où survivre ce n'est pas juste garder sa vie. Mais je m'assieds.

\*\*\*

Cette personne assise en face de moi, une personne que je ne connais pas, je devrais lui parler, mais pour lui dire quoi ? Balbutier, me reprendre, lui arracher son journal ou l'écran tactile qu'elle caresse, m'emporter, et certainement finir par me justifier ?... On passe son temps à se justifier. Peut-être faudrait-il que je lui demande d'abord à quoi elle pense. (Elle a l'air gêné et baisse les yeux quand je soutiens son regard.) Tu ne savais pas où te mettre alors tu t'es juste glissée entre deux *autres*, pas vrai ?

Je lui dirais t'inquiète, et elle s'inquiéterait. Je n'ai pas d'histoire à te raconter. Je descends aussi d'une hydre, ce virus qui s'agite, là, comme toi. Rien ici n'est très différent. Pas même tous ces monstres dans les histoires que tu lis... on les garde tous bien au chaud, chacun de nous, dans nos ventres. Pour le jour où. Moi, j'aurais bien préféré être le fils de la femelle du Requin. Les hauts fonds, la faune, la flore, la chasse... ça me ferait moins méchant. Mais voilà. Il y avait plus. Alors voilà. Voilà que je suis ce que je suis, et que toi aussi, et que je croise encore ton regard, et que tu baisses encore les yeux.

Je lui dirais comme les choses sont devenues. Brèves.

« Peut-être que ce sont vraiment des morceaux de nous, à nos pieds, lui dirais-je, qu'on enterre dans cette grande fosse.

- Hein ?

- Rien. *Je me demande pourquoi tu regardes tes pieds comment nous avons remis la main sur notre calme* ».

\*\*\*

Je pense à tous les enterrements, à ce qu'on enterre sans même une poignée de cailloux. Et qu'ailleurs on en enterre d'autres, pareil : gens, eau, terre, îles, côtes, animaux, poissons, des espèces entières. Pareil.

L'odeur, c'est ça l'insupportable, c'est pour ça qu'on s'éloigne les uns des autres. Cette odeur de formol, odeur de l'oubli de l'étendue de soi, attaqué, mis à terre, exécuté, et plus tard domestiqué. Pourri dans des bocal, le pareil.

Je pense à la Proximité et à la Distance, à ces cercles concentriques qui couissent et ne se touchent jamais. Je pense à la violence impalpable, indicible et lente, cette violence qui vous laisse les yeux écarquillés sur le siège d'un métro comme si une âme en avait profité pour les ouvrir et s'échapper de votre tête, horrifiée.

C'est inouïe comme on les voit partout, ces yeux vidés. Je regarde autour de moi, et dans la vitre je la vois fuir de crevasses entières, cette pauvre bête horrifiée.

Et le métro quitte une nouvelle station, et je la suis du regard. Elle rejoint ses sœurs agglutinées au milieu de vies aplaties en quatre-par-trois. Et je me vois ici, et je me vois là-bas aussi. Cerveau coupé.

Avant/ailleurs, toute cette distance qu'il faudra ramener à soi, un soi fondu, plus vaste... Passé, futur. Loin, proche. Connu, étranger. Ramener tout ça dans l'espace d'un dé à coudre dans lequel nous serions tous compris. Les mains qu'il va falloir.

Je me disais, parfois, que ça tenait juste, aussi, à quelques histoires.

L'inflexion à la pensée mathématique nous quitterait. On ne compterait plus le temps en minutes, en heures, en jours, en cigarettes, en nombre de.

On aurait dévasté les maisons où les choses sont, renversant tous les bocal, mélangeant les solides aux liquides, aux gazeux. On y aurait mis le feu et l'instant d'après il y aurait eu un grand brasier qui aurait consumé toutes les manières évidentes de dire les choses.

On aurait quitté la révolution pour une autre héroïne de roman, plus complexe. On habiterait des forêts de Sherwood un peu partout. On deviendrait, avec le reste, matière périssable, unis par le mouvement des choses générées, et corruptibles. Unis par une certaine disposition au chaos, aussi.

Il nous resterait la matière, éparse ; il y aurait bien sûr la nuit, ses fantômes, ses monstres, la mort même, mais nous aurions renoncé à la guerre, trop stupide, contre ceux-là, pour un âge où il subsisterait quelque mystère à se perdre, où l'on ne trouverait de routes qu'éclairé d'histoires qui, un peu comme les feux follets qui éclairent la nuit les cimetières,

seraient nées de ces choses bien trop précises, trop distinctes, aux bord décidément trop coupant, qui se décomposeraient, abandonnées.

Un peu partout, des empreintes mèneraient à ces lieux improbables où les arbres, les buissons, les étoiles, et les prés seraient des Personnages. Avançant enfin doucement, nous aurions peur et nous n'aurions plus peur. Mais personne, sanglotant, ne baisserait plus les yeux. Il nous faudrait interpréter le mal être vraiment comme les bêtes, le transformant en mouvement, et puis garder le cœur et l'œil vif...

Mais je les observais bien, mes voisins de wagon. Nous étions tellement ce que nous étions. Ils ressemblaient à mes voisins de palier, de file d'attente, de classe. Ils étaient là pour trouver une solution. Je les observais depuis un moment.

Et je savais qu'eux, là, c'était foutu.

Ils acceptaient le prix de toutes les choses, et persistaient à s'étonner mains nues de trouver un matin le code barre sur leur front, lettre recommandée avec accusé de réception.

Ils s'appâtaient de réussites en tout genre, comme des poissons qui se pêcheraient eux-même, mais leur vie n'était plus qu'une chose à gagner, une chose vulgaire comme un nounours de fête foraine. Ça ne vaudra jamais ce qu'ils paieront... Jusqu'à la colère était devenu un long rôle avec un nœud très coulant, avant l'obéissance.

Pour l'oublier ils s'agitaient, bien sûr. Tirant hypnotiquement sur des ballons rembourrés exprès ; pourcentages, années en plus ou en moins. Et ils le savaient. Ils savaient tout, jusque deux chiffres après la virgule, de leurs remboursements d'emprunt. Mais il fallait encore rajouter du labeur dans ses épinards, toujours.

\*\*\*

En parcourant ces tunnels bien mérités – galeries éclairées au néon, avec au sol des rails de deux tonnes, des abris tous les cent mètres et, au mur, des traces que personne ne se donnerait jamais la peine de déchiffrer –, je me disais que des années, des siècles vont passer là-dessus.

De nouvelles espèces de végétaux apparaîtront, de nouvelles bêtes aussi. Un hasard à peine arrangé aura aboli l'idiotie principielle de l'Homme avec sa grande hache. Peut-être que quelques fantômes d'Orgueil et de Vanité flotteront encore de-ci, de-là, gémissant à la nouvelle

flore et à la nouvelle faune leur ennui, en même temps que leur désarroi de ne plus être physique.

Un chien passera, un nouveau chien ; d'une espèce telle que l'on ne peut pas l'imaginer aujourd'hui, et il lèvera la patte arrière devant les restes d'une vieille carcasse rouillée. Une cabine téléphonique, tiens, l'Histoire a le sens de l'humour, et il pissera dessus toute son eau de la veille. Et ce sera tout. Juste le début d'une nouvelle journée. Ce ne sera pas un drame, et certainement pas une réponse ; ces *trucs* de l'Homme.

Parce qu'une personne nous menait à une autre personne et à une autre, et à une autre, et à un arbre, et à un animal, au reste, quoi, aux gestes... mais... mais... et que c'était bientôt une foule mutique et dense qui se dressait à l'intérieur de chacun, une foule émeutière de fantômes engeôlés dans des corps incapables de se mouvoir, mais... mais... c'est vrai, ça, mais comment rendre son malheur au monde ? ! Ah, le souci des autres, *de tous ces autres...*

Avant cela, on pouvait encore s'observer dans la croissance d'une plante, un changement de vent, l'orientation de cent mille étoiles, un tas particulier de neige. À présent – qu'on ne gît pas ailleurs que dans son identique – que ce sont vraiment des sommes, des qualités, des quantités... Est-ce vraiment si étonnant que l'on comprenne la boucherie à tous ses étalages ?

\*\*\*

Tenez, prenez une personne, un jour. Mettez-lui une tarte, embrassez-la aussi. Le lendemain, interrogez-la sur le souvenir de la veille. Que lui reste-t-il : la claque ou le baiser ?

Que nous reste-t-il ? *Réellement ? !*

Allez, on a voulu nous désespérer de nous-mêmes.

Et qui nous éclatera encore ? Peut-être qu'à la fin de l'histoire l'intelligence pousse sur le désespoir, alors. Juste avant la folie... Et nous fait des ailes.

## Sept

*C'était d'une bien autre chimie qu'il était question dans la chanson, prolétaire.*

le désespoir  
l'espoir en morceaux  
ici  
ailé



hélé  
– ici peut-être  
(elle est)  
– l'intelligence.

*... Et nous fait des ailes ?*

Ailés ?... Nous serions ailés, bientôt, un jour ? Ou peut-être pas ; fous, alors.

## Huit

C'était la nuit, peut-être la longue nuit avant la folie. Une lune grasse s'élevait dans la pénombre, et sa couleur orange annonçait justement une saison nouvelle. Le paysage, révélé soudain par tant d'éclat, cru devoir s'expliquer. Et s'excusa d'être si désolé.

Vers l'horizon, des gens fascinés avançaient en ligne vers le jour qui venait. À leur tête, l'Esprit théorique et l'Esprit militaire criaient que ça marchait, que la lumière donnerait à tous forme humaine. Et ça marchait. Ça marchait tellement bien qu'on avançait là-bas sur ses genoux. Une idée tordue de soi poussait ces colonnes à avancer encore, à même leurs moignons, peut-être ce passé légendé qu'on leur contait comme un mantra. Elles disaient qu'elles s'arrêteraient quand tout serait enfin résolu, quand il n'y aurait plus de mystères, quand elles sentiraient enfin sur leurs peaux l'incandescence du matin brun.

Les suivre, c'était être fou de certitudes, ou vouloir se perdre dans le feu et le sang qu'elles chantent comme vieux rêve d'ordre... Mais cette nuit en tenait encore quelques-uns en arrière, même si elle les tenait à presque rien, des mousses, des choses usées et stupéfaites...

Peut-être pouvait-on constituer un corps valide avant le jour – un corps qui ne serait pas le sien – et surtout, trouver son cœur. Car en fait, il faudrait se sauver de là. Mais se sauverait-on vraiment ?

Je regardai mes pieds : ils baignaient dans les entailles faites au monde pour le résoudre. Il y avait tant de sang partout à présent. Près de moi, une vérité s'effondrait encore plus vite qu'elle avait été échafaudée. L'instant d'après l'air prenait un goût de cendres, une consistance de poussière.

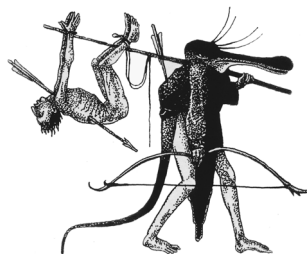
La jeunesse était belle, certes, et la fin du monde avait un certain chic, mais la lune approchant son zénith éclairait désormais assez pâlement

ce qui m'avait excité, et tout paraissait brisé, éclaté en morceaux. Une sorte de marécage s'étendait loin devant mes yeux ; des choses assez subtiles mêlées au sang, et j'y saisis au loin, errante, la silhouette de l'Éternité. Elle errait comme une pauvre pute qu'on aurait refardée, raccolant parmi des êtres qui s'animaient comme des retardataires. Elle allait se traînant, et voulait partout qu'on l'achète. Et moi qui pleurais, serrant une chose idiote contre mon cœur.

Une peine immense me submergeait, et je vis qu'elle enserrait tout ce qui m'entourait sans distinction de règne, animal, végétal ou minéral, et je vis comme cette peine avait été commuée en un sursis bizarre par le Bien et le Mal. Un quatrième degré cancérigène, pour perpète.

Je vis aussi, tournant le dos au jour, à l'horizon, à ses chants horribles et à leur promesse d'aube brune, je vis des formes se perdre dans une brume naissante, et ça me mit en route.

Maintenant, l'appréhension me jouait un drôle d'air avec les tripes, mais c'était ce qu'elle savait faire, et cette crampe-là me rendrait moins taré que la certitude. Nous atteindrons le jour dans le dos, me disais-je pour me redonner courage, et je marchais, je marchais parmi une vague d'êtres aussi accablés que moi que je ne discernais même plus. Peut-être était-ce une forêt ? Comment dire ça maintenant. C'était la nuit, j'entrais dans la nuit... Et quand je trébuchais sur ces nouvelles formes qu'elle donnait aux choses, ce que je voyais, je ne le connaissais pas.





# Depuis cette nuit

*(Sur quelques récents mouvements à Paris)*



Juillet 2006

*“ce qui ne tue pas rend plus fort, ou handicapé”*

Il y avait ceux qui voulaient de la chair fraîche, comme si c'était de la chair. Il y avait ceux que *dire* jetait passionnément contre les murs et ceux, voisins, que parler laissait au milieu de nulle part...

Il y avait toutes ces choses aussi, dont on était si sûrs... sans même voir que les choses sûres avaient des creux, et qu'elles étaient là, évidemment à nos pieds.

Pour continuer à VIVRE, on s'était remis à fabriquer des bêtes – l'intelligence ou la bêtise *collectives* – en oubliant qu'une bête se nourrissait de nos *paquets*, et qu'avec le peu que nous lui donnions elle allait crever bien vite, et conne avec ça...

Je ne me souviens déjà pas très bien du reste, et me persuade tous les jours que ce n'est pas si grave – mais la nuit, je grogne de nouveau. Alors cette lettre, c'est parce qu'il est probablement au soin de ceux qui restent de commencer à parler de *ce avec quoi* ils restent.

## 1

Depuis cette nuit où nous avons presque brûlé le Sacré-Cœur<sup>1</sup>, je fais semblant de ne pas voir que tu n'es plus là... Il s'est écoulé un vrai bon siècle entre ce moment-là et ce moment-ci, alors je vais écrire cette lettre à quatre mains, avec l'aide du mort qui trépigne près de moi.

Voilà où nous sommes : La banquise ne coulera jamais vraiment, alors vite ! un glaçon à nos cœurs !

---

1 Manifestation anti-CPE de la nuit du 31 mars 2006.

\*\*\*

Je voulais te dire tout ce que j'avais pensé. Je voulais comprendre comme on pouvait si facilement (sic !) dire le pire pour taire le mieux. Je crois que je ne trouve pas de réponse. Qu'il n'y en a peut-être pas, qu'une relation est une discussion faite de résonances, une discussion, oui.

Je voulais la finir ici, mais je crois qu'on ne fait pas ça. Je crois que j'ai toujours avancé dans les rues avec des discussions interrompues, discussions qui continuaient avec les caillots qui s'agrippaient ou qui restaient. Ces caillots sont les *tiens*, ces bouts à toi, qui restent.

Alors je parle avec eux. Je leur dis que je t'ai aimée cent fois, et eux me répondent qu'ils l'ont toujours su. Je leur dis que je t'ai oubliée cinquante fois, et ils me répondent qu'ils s'en souviennent. Je leur dis qu'ils ne peuvent pas se souvenir ! que ce sont juste des caillots ! Ils me répondent qu'ils SONT le souvenir.

Des choses belles : des sourires, des yeux qui s'ouvrent, et ensuite la mémoire de la peau est ineffable ! des embriquements, des soulèvements, des picotements dans les yeux, le contact d'une hanche avec l'arrière d'un coude, le feu, et le bois des tables qui paraît si différent sous cet angle-là – et aussi le nœud qui me reste. On s'est reconnu, et je crois que ça fait longtemps qu'on se connaissait... ouais, ouais.

On verra.

On verra.

Je suis là, sur cette banquise, les yeux plissés par la lumière aveuglante, mais malgré cela je parviens à distinguer autour de moi un vide nouveau. Je tendrais bien un peu les bras, de peur de trébucher sur un obstacle, mais je sais que c'est inutile ; ce qui reste se consume à l'intérieur de moi, et il n'y a rien devant, il n'y a plus rien pour le moment.

Ce vide est nouveau, il n'était pas là il y a trois mois ; tu étais donc là.

Ouaip.

Tu étais donc bien là.

(restent des empreintes, dans la neige. Je vois mal, encore, mais je verrai mieux plus tard. Elles s'éloignent dans une direction que je connais. On peut s'y rouler dans l'herbe sans crainte du froid – on a des souvenirs en commun là-bas.)

2

Du temps a passé, et j'ai eu le loisir bizarre d'examiner cette empreinte qui reste. À présent, je me donne l'impression d'être une très vieille maison hantée, que les fantômes parcourent en large et en travers. Je crois qu'ils se plaisent ici, et souvent ils me parlent très fort. Ils me disent qu'ils sont l'amour, la puissance, et la violence. Tous les fantômes sont là, et ils ne sont pas du tout immatériels.

Après ces nuits de bris, de pertes et de feu, je suis rentré chez moi. Tu étais partout, dans chaque chose, ou plutôt comme un prolongement de chaque chose. Tout m'évoquait de joyeux souvenirs, puis je baissais les yeux pour contempler le pic rocheux que j'étais en train d'enfoncer dans mon propre ventre : Le souvenir. Le souvenir irrémédiablement collé à l'intérieur, qui devient si brutalement une empreinte. En partant, j'avais compris qu'il ne fallait pas perdre l'espoir, pas perdre l'amour, qu'il fallait avancer surtout, continuer. Mais... essayez un peu d'avancer, de continuer !...vas, vivre et te promener avec un pic rocheux planté dans le ventre. Tout le monde te regardera, te questionnera, tu n'auras bientôt plus rien à répondre, et le pic, tu le couvriras vite ; parce qu'il faut vivre, n'est-ce pas ? il faut bien vivre ; et comme on n'a pas envie d'être questionné sur ses empreintes, on les couvre, quoi ; finalement on avait moins à *dire* qu'à *se parler*.... (Et il faut toujours plus de temps, plus de silence pour cela, non ? Le silence que fait forcément l'incertitude, le doute).

Un peu pantois au milieu de tous ces prolongements merveilleux que je n'imaginai pas, j'en suis venu assez vite à l'inégalité de traitement du destin. Diable ! que tu avais de longs prolongements. Tu étais partout, avec mes repas, mes sommeils, avec mes questions, mes rêves et mes sourires déplacés, avec l'océan et tout, et le rire, le rire... et tu étais *partie*... J'avais été discret, trop discret, et tu étais partie...

Merde, comme l'intensité du passé paraît toujours si bêtement présente... Alors combien peut-il y en avoir d'autres, une infinité ?... J'ai peur qu'on ne nous laisse plus beaucoup de temps... Dix (comme dit l'adage) ? D'autres, c'est statistique, mais pourquoi d'autres ; pourquoi pas toi, maintenant ? C'est l'inachevé qui laisse le goût le plus amer. Cet inachevé et même pire, je crois : cet incommencé. Ce truc qui colle aux mains, c'est indélébile pire que la crasse de la montagne.

Cette lettre, c'est parce qu'il sera toujours au soin de celui qui reste de dire ce avec quoi il reste.

Cette empreinte en creux avec laquelle on se sentira con après, qu'on couvrira, c'est une question qu'on cache parce qu'on l'a toujours caché, et c'est même pour *ça* qu'elle est partie, *elle*, finalement, c'est évident. Cette question qu'on évite, c'est l'amour.

... Et le sommeil est comme l'éveil, après tout ; il gronde, et ne peut *que* trop soudainement s'interrompre.

### 3

« Quand nous sommes très forts, – qui recule ? très gais, – qui tombe de ridicule ?  
Quand nous sommes très méchants, – Que ferait-on de nous ?  
Parez vous, dansez, riez. – Je ne pourrai jamais envoyer l'amour par la fenêtre. »

Comment m'étais-je réveillé dans cette grande ville de secondes empilées ? – muscles engourdis, cerveau étalé en divers endroits du monde, comme lorsqu'on se réveille vraiment vite – les époques n'y existent plus, les moments y viennent à d'autres moments... elle, pas là...

Les gens redevenaient des *gens*, marchant de nouveau légèrement sur mes restes. (Je devrait dire "*nos*"). Mais assez vite, je reprenais pied. Je me levais bien droit sur mes deux jambes et, fixant quelques vertiges, me remettait à avancer au milieu des flux redevenus ; la pierre dépassant légèrement de ma veste, un peu arrachée.

J'allais me changer, je partais en voyage avec mes amis, je voulais goûter la vie de nouveau, c'est con ! Je rebroussai chemin ; partout elle était là, même pas dramatique, juste là, présente. Absente. Elle était en train de devenir une Histoire... Et un « nous », qui n'était plus que *technicien*, et qui s'était bien illusionné sur sa propre existence *tangible*, se mit à en noter les évidences intolérables.

Je reprenais vite refuge dans la cave au fond de moi, la cave aux paquets. Petit archiviste doué, j'y recensais tous les paquets de *ce qui reste, après*. Dans cette cave on est, je le sais, de n'importe quand et de n'importe où. J'y cherche les autres, tous les autres. J'appelle. J'appelle encore : *Vous êtes où ?*... Tout, autour, se met à bruisser, à coulisser, à se décoincer. J'entends des voix très basses, des mouvements hésitants... Les murs avancent, se distinguent des pierres, je touche quelque chose de vivant du bout du doigt et des lèvres, quelque chose prend forme... Et ça m'échappe la seconde d'après. Il reste, – ou j'entends,



je ne sais plus – , une petite musique lancinante dans un mégaphone. De loin, je te vois articuler : « nous ne danserons plus ensemble, pas pour l'instant » ; et c'est peut-être plutôt ça qui est lancinant.

4

Quelques temps après tout ça, une Personne s'assied près de moi et me confie son voyage à elle, en retour d'une région de France. Elle a pleuré tout son voyage, et pleure encore souvent, sans raison évidente ; en fait, elle sent, elle a l'impression que quelque chose est parti. Que quelque chose est *de nouveau en creux*. J'en ai entendu d'autres récemment, qui pleuraient pour ça, en vrai ou en caché.

Elle nous manque à tous, horriblement je crois. *Mais quels bras avions-nous pour la retenir ?*

Faut-il préciser l'imprécis, définir l'indéfini ? c'est pourtant, semble-t-il, ce que ce monde s'attache à faire, comme il avance. Pire, comme il écrase. Quoi ? Ce que nous sommes : imprécis, indéfinis, et donc, perméables, imbriqués, aléatoires. Je c'est toujours un autre ; *ils*, même *monstrueux*, une forme, ou plutôt le creux, d'un nous.

\*\*\*

Un matin, plus tard, je trouvais ce mot dans un endroit pourtant inconnu de tous ; c'était *elle* : « Sur les routes, par ces nuits, sans réel gîte, sans réel habit, sans vraiment de pain, une voix étreignait mon corps gelé : « Faiblesse ou Force ? te voilà, c'est la force. Tu ne sais ni où tu vas ni pourquoi tu vas, entre partout, réponds à tout. On ne te tuera pas plus que si tu étais un cadavre ». Au matin j'avais le regard si perdu et la contenance si morte, que ceux que j'ai rencontré *ne m'ont peut-être pas vue*. »

# Bâtiments D



(Les histoires et les solutions)

Mai 2007

*« que la lumière tombe/ où il faut/ et néglige/ ce qu'il faut/ parce qu'il est utile/  
qu'elle éclaire un point/ de la scène/ et que l'ombre/ peut régner ailleurs »*

En avançant vers la lumière, tout corps projette derrière lui des ombres. Par exemple, sur le périphérique, la nuit, on croise des ouvriers qui réparent ce que des années de pneus et de pluies ont gratté au bitume... Ils recouvrent marteau-piquent portent des sacs et s'agitent dans des gros tractopelles pour empêcher la Fin Des Choses. ( Il est quatre heures du matin.)

Pour nous, c'est différent. Il est quatre heures du matin, mais on se barre d'une fac trashée, ce n'était pas prévu de partir, prévu au sens de : la journée type d'une ombre, prévu au sens de ce qu'on ne transgresse pas sans une certaine organisation, prévu au sens que : à cette heure-ci comme aux suivantes, on ne chasse *pas* le sanglier dans une forêt monumentale qui pourrait pousser là. Prévu, quoi. On est six, entassé dans la voiture.

- 1 -

50... 60... 70 Km/h... On laisse derrière nous d'autres ombres : un bâtiment D abîmé, un peu... 80... 85 Km/h. Un bâtiment D abîmé à peine, parmi tous les bâtiments D intacts de toutes les cités qu'on croise de plus en plus vite : cités administratives, cités d'habitations, villes de bureaux. Bâtiment D. Bâtiment D. Bâtiment D... qui va avec vide, qui va avec digicode, qui va avec « qui va là ? », qui va avec formulaire de demande, qui va avec néon, qui va avec un milliard de boîtes aux lettres, qui va avec alarme, qui va avec *des solutions pour votre sécurité*, bâtiment D qui va avec bâtiment A, B, et C, au moins. Qui va avec : «*mais vous êtes où, là, exactement ?* ».

Bâtiments D de commissariats, de prisons, de tribunaux, bâtiment D d'hôpital, de fac, de centre de rétention ou de maison de retraite. Bâtiment D de tout ce qu'il s'y passe comme horreur, comme banalité, comme fonction, comme résultat, comme rien. Bâtiments D de ce qui est là, mais que l'inertie préfère en morceaux : ses fantômes, pourtant, et l'obscurité qui va avec. Bâtiment D de tout ce qu'on laisse nous empêcher de

Pour le bordel qu'on a foutu on sait ce qu'on va entendre, parce que certains d'entre nous l'ont déjà entendu : vous êtes des fascistes, « mort à la démocratie » est un slogan fasciste. Vous êtes des porcs, et qui va nettoyer ? Vous êtes débiles, vous ne savez pas comment parler aux gens. Bâtiments D. Et comment on parle aux gens ? Bâtiment D. Hein ! ?...

« C'EST LA FIN DU MONDE... » ! ?

- 2 -

Ceux qui ne se rappellent plus de ce qu'ils ont compris sont assez bizarres. Ils veulent des solutions, et pas d'histoires compliquées. Ils cherchent un bon temps linéaire où se perdre, où rien ne revient jamais, où ça progresse, ils veulent de la lumière, qu'elle enlève les plis, les rides, la mort et les ennemis : coins mal éclairés, zones de non-droit, toiles d'araignées ... Mais les cœurs, comment font-ils déjà ?... Yé Yé yo ? Des ah, des oh ? Non, ils font un peu chaque fois comme ça... Ah ! les solutions et oh ! leurs terminaisons atroces. *Cela commença par quelques dégoûts et cela finit, – ne pouvant nous saisir sur-le-champ de cette éternité... – cela finit maintenant en pleine rue, par une question simple : Tu veux lécher mon cul ou ma chatte ?... Au choix.*

On pourra bien vouloir répondre, hurler, ou même se saisir à la seconde de l'opportunité, l'affiche ne tendra rien de plus que cette question. Mon cul, ou ma chatte ? Question d'affiche, – quelconque pub pour bâtiment D –, croisée dans une avenue banale, qui penche vers l'amer ; cet endroit très lumineux vers où tout semble désormais devoir rigoler, larmes, sang, et autres précautions corporelles.

Alors tout rigole vers l'amer, alors on a vu l'amer. On ne peut pas aller bien plus loin.

Pas de vagues, en revanche, dans cet enchevêtrement de levers, de cauchemars, de couchers, de comprimés et de payes qui vont avec.

-Tu veux un sandwich ?

- Ah ! Mais ça ne marche pas comme ça ! Et si tout le monde faisait comme vous ? !

- Oui, c'est ça, et si tout le monde faisait comme nous ?...Allait tous les jours gagner du *temps*, engloutissait le maximum à midi et se reproduisait le soir... Des journées à enjamber des corps dans une guerre rose et or, à tendre ses papiers ou à défaut ses mains ; des nuits à les voir venir *merci*, jusqu'à ne plus pouvoir les compter, les morts. Dieu que nos yeux sont intacts. Et cette faim, qui attire juste le jour suivant aussi sûrement que la clope attire le bus ; si « tout le monde » faisait comme nous, « tout le monde » aurait juste peur d'être le prochain... Mais bref, trêve de... en plus il faudrait courir. Même faire *toutes* les courses. Passer sa vie à courir après ce qui manque, et d'une manière très étrange aussi : de manière à ne jamais le trouver que dans un rayon : hasard ? bonne volonté ?...

Alors des porcs, des fascistes et des débiles, des dinosaures inadaptés, pourquoi pas ; peut-être que tout est vrai, aussi simple (on dirait qu'on sera toujours *les autres*). Mais restent les bâtiments D ; et sur ce périphérique, nous autres les ombres avons vite réalisé (passant sous une nouvelle instruction) que ce qu'on ne peut pas em-brasser finira par nous écraser, et qu'on ne changera pas grand-chose à cette donnée-là.

*Elle est là*, la gueule écrasée de notre amour – hein, les temps sont si évidents que ça.

- 3 -

Dans le hall du bâtiment D, certains demandent *pourquoi* ? ! Ils veulent savoir, tout comprendre, ils veulent de la lumière, et même les nouvelles *Lumières*. La justice se réformerait, d'autres pourraient par exemple vouvoyer leurs victimes ; on colle des affiches, on demande des mondes clairs, pleins, sans erreurs, des mondes rationnels qui s'expliqueraient d'eux-mêmes : des panneaux, des sens, une langue commune : à chaque fois on ne fait que désigner ce qui sera partageable, envisageable, et surtout visible ; on s'équipe contre l'aléatoire, et ça fait des débiles.

Mais il se lève par-ci par-là une certaine idée du chaos, inquiétante ou intéressante selon ses capacités et son degré d'organisation, que pour

comprendre on verra comme un mouvement, comme une possibilité d'intelligence, enfin.

Bienvenus ces moments d'ennui où, cherchant contenance au fond de poches crevées, nous découvrons des milliers d'autres mains. Les trouvant, nous sentons les nôtres ; et toutes prolongent à la fin ces *bêtes* qu'il nous a fallu fabriquer pour vivre (l'intelligence ou la bêtise collectives), qui grandissent toujours, et des manières les plus inattendues. Elles ne nous quittent jamais tout à fait.

- 4 -

Vers 4h30 du matin les rues sont désertes. Si l'on désire un peu d'animation, on la trouvera dans ces appartements en hauteur que l'on voit s'allumer petit à petit ; désignant dans les immeubles les appartements qui seront bientôt vides de parents, de copains, de copines, de célibataires, de travailleurs français ou immigrés, avec ou sans papiers, partis entamer une nouvelle journée de travail ; pour que cette lumière continue de pouvoir s'allumer à 4h30, pour que du café puisse encore couler dans la tasse, et qu'il y ait encore cette saloperie de porte à fermer, même entre des nuits sans rêves et des journées à leur courir après.

Au pied du bâtiment rôde une voiture de requins, l'écriteau « police » *qui va avec*, camouflée en nuit glauque – silencieuse. Dedans, ils sont en uniforme, ils passent en nous dévisageant. On baisse la tête, la voilà, *la gueule de notre amour* – mais on se dira les mots plus tard – on tourne à gauche, tellement *libres*.

En arrivant à la maison, quelqu'un dit « je vais me coucher je n'en peux plus », et trois autres sont d'accord.

- 5 -

Reste deux personnes l'une en face de l'autre, coincées. Elles fument un joint, boivent un thé, du lait. Ça ne les détend pas. Quand elles parlent, elles s'enlisent. Dans les bâtiments D, on n'apprend pas quoi faire *avec* l'autre. On fait même des bâtiments D pour ça : quand on ne sait plus quoi faire *avec l'autre*, quand il n'est plus qu'un truc à gérer.

Alors, dans cette petite pièce blanche, les deux personnes s'appro-

chent et envisagent une possibilité : passer à côté. Elles seraient mieux. Le jour, ça arrive. En plus ce canapé pue, et il est étriqué. Il n'y a pas assez de place. Mais alors que la proposition est faite, l'une d'elles se reprend brusquement. « Non, je ne peux pas... Elle caresse la main qu'elle tient. Je vais rester ici, dit-elle fermant les yeux. Je vais rester ici... Le canapé étriqué et l'odeur du pipi de chat me vont. Tu comprends, dit-elle en se blottissant contre l'autre... je préfère ça, plutôt que gérer ce qu'on fera ensemble si on passe à côté... ».

-6-

Ouais ouais.

Dehors c'est l'aube, les nuages ont viré rose. Temps pour les spectres d'arrêter de supposer le vide. Avec du sommeil, le chaos s'arrangera un peu ; à force, l'ordre rentre vraiment dans la peau. La ville pustule de souhaits non désirés, rêveries de gueules cassées, lorsque vient le temps qu'aux raclements de la nuit succèdent les raclures du jour.

Ah, pour sûr nos vies seront douces. Aussi raclées

Comme nos murs, nos peaux... Et après ça la chair, et le muscle, et le sang, les os, etc... Mais ce n'est pas la mort... on appelle ça la coupe bâtiment D : Plus grand chose pour nous agripper ensemble. Nope. Les anfractuosités ne sont pas tendance. Fini les terrains vagues. Les os, les villes, le sang et les muscles parfaits donnent peut-être de meilleures cendres.

Si on en respire encore c'est qu'il faut bien payer le loyer, et nourrir un peu ces gestes d'affamés. C'est pas la mort, juste la lumière qui avance... Survivance bizarre d'une espèce moderne d'Hommes – des enfants déguisés, en fait –, où ce qui n'est pas disséqué devient insupportable. Comme cet endroit dans lequel il n'y a ni *mêmes*, ni *autres*, ni hauteur, ni bassesse, cet endroit où les jouets se mélangent aux monstres, les humains aux paysages, *aux animaux même* ; où les frontières sont floues et ce qui est institué n'existe pas. Insupportable comme ce seul endroit où l'on peut encore se confondre et toucher le reste par hasard ; cet endroit des histoires, de l'obscurité, qui rend gorge avec nos corps désespérés, à la lumière éclatante de la solution.

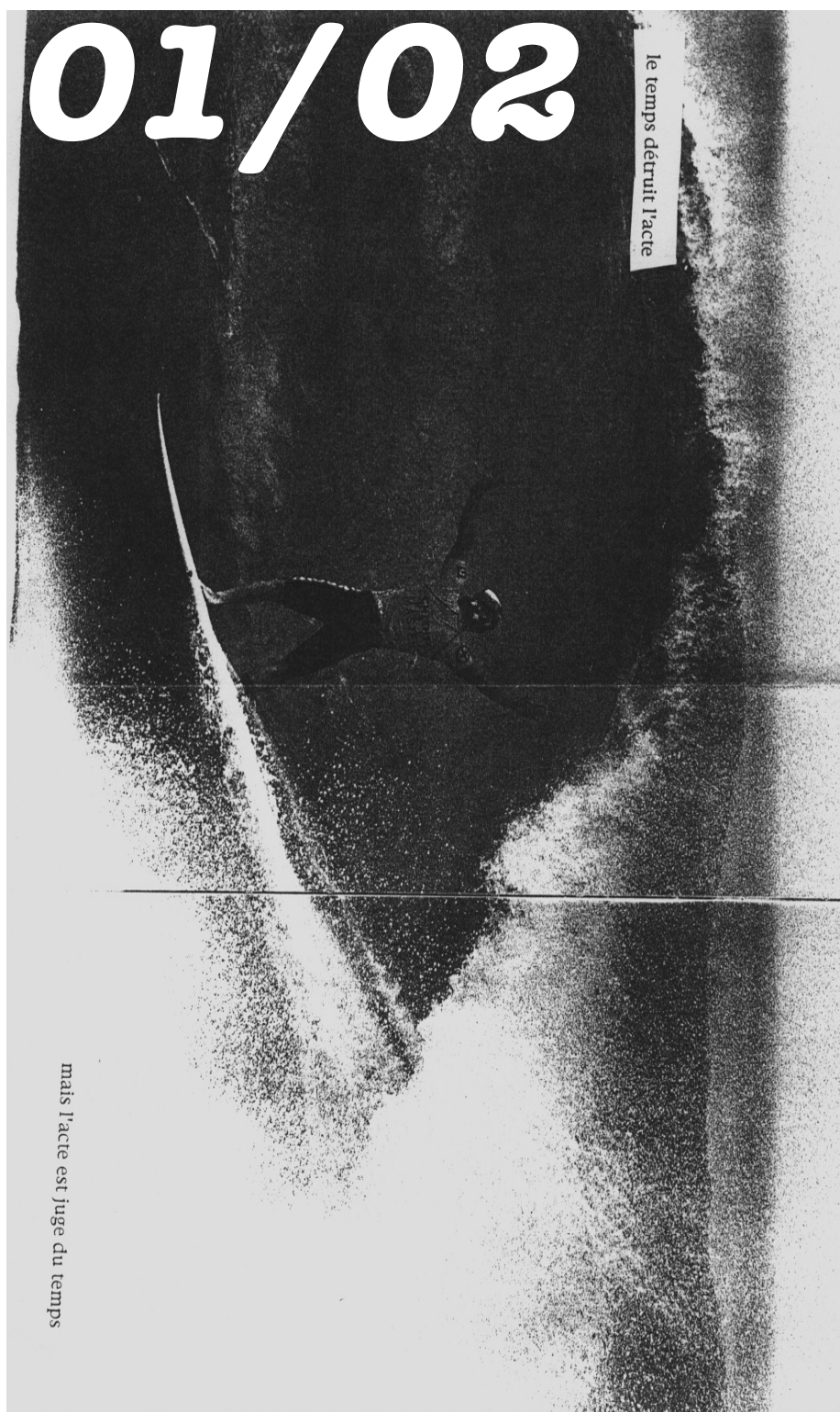
*“Les victorieux sont morts, les vaincus sont morts”...*



*Le texte qui suit, écrit en 2003 (en partie revu pour la présente édition), est né de discussions qui ont eu lieu lors de la création d’une coordination anti-carcérale européenne en 2002, dont le projet avortera finalement vers la fin 2003 pour cause de...*

*Il est le second volet d’une série de textes et de films intitulée Sturm und Drang (Tempête et Tourments), en référence au poème fondateur du romantisme allemand.*





# «Osez maintenant être des hommes tragiques,



...car vous serez délivrés. Accompagnez le cortège de Dionysos depuis l'Inde jusqu'à la Grèce ! Armez vous pour un dur combat, mais croyez aux miracles de votre dieu».

*Naissance de la Tragédie*

Qui remuerait les tourbillons de feu furieux,  
Que nous et ceux que nous imaginons frères ?  
À nous ! Romanesques amis, ça va nous plaire.  
Jamais nous ne travaillerons, ô flots de feu !

*Arthrimb*

**L**e Temps, ce n'est pas une ligne. Plutôt un accordéon qui rappelle ce que d'autres ont éprouvés avant nous, sûrement aussi dans d'autres mêmes temps. Et comme l'accordéoniste, nous voyons que l'air devient bien rare quand l'air se fini.

Les soufflets de l'Accordéon de nouveau réunis, les autres – nos amis – apparaissent plus évidemment pour se retrouver tout près de nous. Régulièrement, le Temps redevient ce bloc dense où les époques se touchent. Et dans ces périodes-là, ce qu'il faut avec force, c'est retrouver les liens.

Le temps est redevenu un bloc dense. Ce qui ne se touchait pas se retouche, et des liens (une infinité de liens) auraient dûs nous unir encore avec ceux qui étaient venus avant ; mais dans ce laps qu'il avait fallu à l'Accordéon pour que, d'étiré, il redevienne dense, les autres – ces amis – avaient presque complètement disparus.

Les amis : ceux qui, présentant certainement l'orgueil des hommes à toujours penser vivre dans quelque chose de terriblement nouveau, d'inédit, à sans cesse être confronté à de nouveaux défis, s'étaient cachés contre le temps dans des films, des lettres, des livres, y attendant les curieux pour le prochain mouvement de mains.

\*\*\*

Rien n'est donc au vent, et tout est *maintenant* ; les civilisations non plus ne comptent plus. Mais à présent que toute métaphysique est soigneusement omise quand elle n'est pas totalitaire, que la "nature", désormais complètement séparée de nous, est, depuis Descartes, *programmée* pour servir, nous voyons l'acharnement avec lequel certains de nos contemporains se divertissent de la fin de l'Histoire et de la fin des magies ; fin de tout, finalement ; et cet acharnement nous exaspère, nous les curieux, car nous sentons venir avec lui la mort.

Ce qui nous donne pourtant envie de vivre face à ça ? Peut-être comme une résonnance.

Des êtres avaient déjà éprouvé cela avant nous ; certains d'entre eux seulement avaient été appelés Romantiques, mais les corps – à l'appel d'une époque spécifique – se mettent toujours à résonner comme cela :

Ils se plantent devant les vagues comme devant des frères et des sœurs, devant les nuages comme devant des formes extensives de la personne, devant les torrents qui s'enflent et qui frappent en usant jusqu'à la ruine d'imprudentes villes, comme devant la forme concrète d'une volonté profonde que, oui, que tout soit enfin remis à terre.

Simplement.

Venait ce temps où la note finirait, puisque le temps était en accordéon ; venait ce temps où l'air se raréfierait, où les soufflets de l'instrument seraient de nouveaux unis en un bloc dense, venait ce temps. Est ce temps.

\*\*\*

Dans la multitude, nous avons commencé à éprouver les maux les plus violents. C'était cette résonnance qui nous détruisait, exactement comme si nous étions devenus des corps secs, des vieilles pierres. La résonnance commence toujours par tout désocler, puis nous nous effritons inexorablement.

La piètre image que nous avons de l'existence expliquera forcément plus tard (pour quelque paléontologue un peu patient) les suicides polymorphes que la société que nous construisons porte en elle ; nous disons même "gagner nos vies", et il y a là comme un aveux trop fort pour être contenu sans douleur ; nous gagnons nos vies, c'est ça, oui ; comme si elles n'étaient plus à nous.

Hé ! *gagner* sa vie.

Dans cet ici qui dure depuis bien longtemps maintenant, les suicides sont de dislocation – dislocation de l'être et de la matière, de l'Esprit et de sa manifestation – quelque chose nous disloque ; une résonnance comme une vibration ; un va-et-vient entre Plan A et Plan B<sup>1</sup>, répété jusqu'à la mort, entre ce que nous cherchions et ce que nous pouvions trouver. Et cette vibration, résonnance devenant trop forte et appliquée à des corps devenus trop secs, c'est à dire animés d'une pensée devenue brutale, cette résonnance nous effrite ; et il n'y a là ni hasard, ni destin, ni même conviction. Tout corps devant intégrer de force tant de vertiges<sup>2</sup> deviendra rigide, non par principe, mais par instinct de survie. Le vide l'entourant, il n'aura que cette possibilité ; et la rigidité sera sa première faiblesse, car par la résonnance tout corps rigide se disloquera.

*Est à toi ce que tu pourras défendre. Les droits n'existent pas. Ce que tu pourras protéger est à toi, ce que tu ne pourras pas protéger ne l'est pas.*

Avant nous, d'autres avaient déjà éprouvé ces suicides, et ils l'avaient fait pour nous, car désormais grâce à eux nous savons qu'il ne suffit pas de fouiller son âme à la recherche de quelque vérité singulière, encore faut-il qu'émerge de là un monde réel, palpable, physique, une manifestation ; encore faut-il mettre en acte la violence qui déborde de ce gouffre séparant ce qu'on cherche de ce dans quoi on vit. Avant nous, la violence s'était souvent mise en actes contre les découvreurs, devenus singularités solitaires, mais nous serons ceux qui viennent après.

Il nous faudra saisir les falaises du gouffre à bout de bras pour les ramener l'une à l'autre. Et cesser de se ronger les ongles d'angoisses... utiliser ces mains à ramener des falaises. Parce qu'à force d'angoisses...

Il y avait d'abord eût la dislocation des grands corps, avec l'apparition des poètes, des scientifiques, des techniciens, des scientifiques, des auteurs et des politiques. La dislocation des grands corps était venue avec celle du temps.

Puis celle des petits corps pouvait commencer.

1 Plan A: ce à quoi l'on rêve. Plan B: les issues de secours, les béquilles au cas où. Remarquons au passage que nos vies sont plutôt faites de plans B.

2 Le vertige physiologique se produit quand le cerveau est soumis à un dérèglement, c'est à dire quand le système vestibulaire, qui est responsable de l'équilibre chez l'homme, est confronté à des mouvements auxquels il n'est pas habitué ou adapté.

Les petits corps s'étaient imprimés de vertiges, c'est à dire qu'éprouvés par tant de gouffres qui s'ouvraient toujours plus vastes entre ce qu'ils sentaient et ce qu'ils voyaient, ils avaient commencés, eux aussi, à se disloquer.

Petits corps entourés du vide des grands corps disloqué. Petits corps devenus fonctionnels, comme on avait fonctionnalisé les grands corps.

Après ça, les effritements avaient sûrement commencés ; et même si de ces dislocations, des reconstitutions voyaient le jour, elles se révélaient aujourd'hui de plus en plus débiles.

Alors, et c'est la motivation de tout ceci, nous voulions répondre à une question simple ; bien sûr nous avons une arrière pensée, le plan A, mais nous voyions les défaites s'accumuler par un manque évident d'outils, de feu, et ces outils, nous voulions non pas les produire parce qu'ils sont là, mais commencer à envisager ce dans quoi ils devraient servir. Ce qu'ils attaqueraient, et ce qu'ils protégeraient.

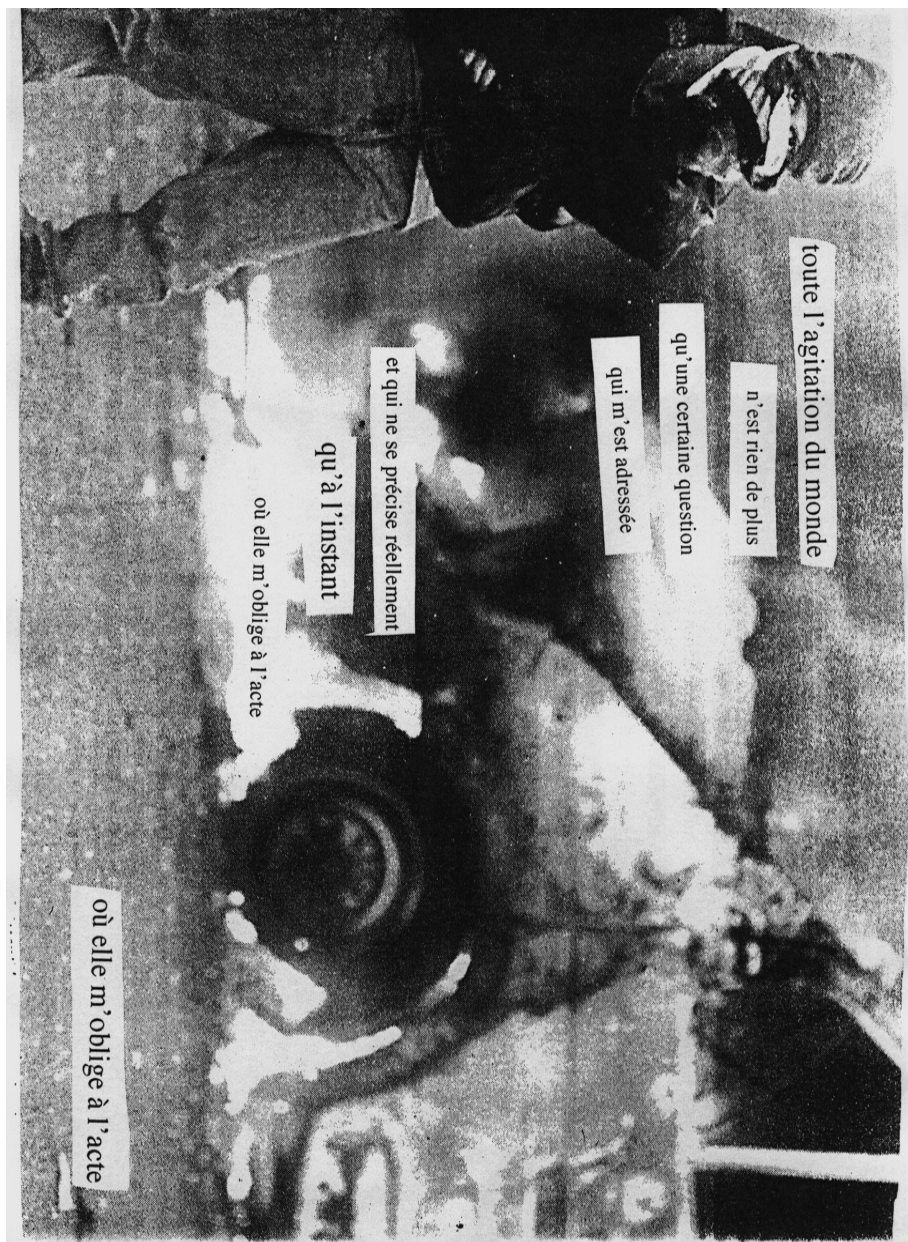
En fait, la question simple était : est-ce que ça y était ?

Est-ce que ça finissait comme ça ?

\*\*\*

Ah, et nous n'avons jamais voulu "dépasser nos limites", comme ils disent. Ce que nous avons par contre éprouvé assez souvent est une volonté assez inébranlable de les atteindre.

Juste, les atteindre.



# (dictionnaire)

**Chute :**

Fait de tomber, de se détacher de son support. Fait de s'écrouler ; ruine, effondrement. Ce par quoi une chose qui s'abaisse se termine.

**Déréliction :**

n.f. Litt. État d'abandon et de solitude morale complète.

**État :**

Du latin *status*, action de se tenir, état, situation ; forme de gouvernement, de *stare*, se tenir debout, se tenir immobile.

**Pourrir :**

Rester longtemps dans une situation pénible ou dégradante. (Voir État, Substance). Ex. Pourrir en prison.

**Pourriture :**

État d'un corps en décomposition.

**Décomposition :**

n.f. Altération d'un corps organique.

**Révolution :**

Cosm. Mouvement circulaire d'un mobile qui revient à son point de départ.

**Vivant :**

Bio. Se dit des êtres ou des "systèmes" qui s'opposent aux choses physiques et aux objets artificiels par des caractères définis :

1) C'est un individu ou indivisible, circonscrit dans l'espace, doué d'une certaine autonomie à l'égard du milieu ambiant et régi par une programmation interne (même si pour sa croissance et son entretien, il a besoin d'assimiler des substances étrangères), dont le phénomène d'auto réparation est la manifestation la plus significative.

2) Il possède une invariance reproductrice, les systèmes vivants produisant d'autres systèmes vivants qui conservent toutes les caractéristiques de l'Espèce (réplication).

3) Chacun d'eux constitue une formule singulière d'organisation, un système vivant pris dans son ensemble ou dans chacune de ses parties répondant toujours à une fonction.

**Mouvement :**

Mec.physique. Changement continu de position d'un objet dans l'espace en fonction du temps et selon une vitesse définie par rapport à un (des) point(s) fixe(s) ou considéré(s) comme tel(s). Chez Aristote, passage de la puissance à l'acte en tant qu'acte, comprenant 1) le mouvement spatial, 2) le changement qualitatif ou altération, 3) le changement quantitatif (croissance ou décroissance) 4) la génération et la corruption.

**Génération :**

Hist. Dans l'antiquité grecque, not. chez Aristote, traduisant le grec *génésis*, passage du non-être à l'être, c'est à dire apparition d'une substance spécifique nouvelle. (contr. corruption)

**Corruption :**

Hist.(Meta.) Dans la philosophie grecque, destruction de la substance.

**Attaque :**

n.f. Action de la Guerre.



**Guerre :**

n.f. Somme des attaques contre le mouvement.

**Extrait d'article de journal :**

“...Les Marines sont conditionnés pour atteindre l'objectif à tout prix, en restant vivant, face à n'importe quel ennemi. Ils abusent d'une force inadaptée. Cette troupe aguerrie, suivie de tonnes de matériel, appuyée par une artillerie extraordinaire, protégée par des avions de chasse et des hélicoptères ultra-modernes tire sur des habitants qui n'y comprennent rien...”

**Catégorie :**

Du grec *Katégoria*, accusation.

**Vertige :**

Le vertige physiologique se produit quand le cerveau est soumis à un dérèglement, c'est à dire quand le système vestibulaire, qui est responsable de l'équilibre chez l'homme, est confronté à des mouvements auxquels il n'est pas habitué ou adapté.

**Solitude :**

**Rupture :**

- 1) Fait de se rompre sous l'effet d'un choc.
- 2) Fait de s'interrompre brutalement.
- 3) Action de considérer comme nul un engagement.
- 4) Fait d'interrompre des relations.

**Romantisme :**

Philo. Désigne, à la fin du XVIII ème et au début du XIX ème une doctrine caractérisée par la dépréciation des règles esthétiques et logiques, par l'apologie de la passion, de l'intuition, de la liberté, de la spontanéité, par l'importance qu'elle attache à l'idée de la vie et à celle d'infini.

**Bouleverser :**

- 1) Mettre en complet désordre, sens dessus dessous. Renouveler totalement en perturbant.
- 2) Provoquer une émotion violente, émouvoir fortement.

**Infini :**

S'applique à tout “être” mathématique, arithmétique, géométrique ou mécanique auquel on ne peut assigner de limites.

**Individu :**

Tout être formant une unité distincte et ne pouvant être découpé sans être détruit.

**Hermétisme :**

Doctrines occultes cultivées au moyen-âge, l'hermétisme est une initiation à une sorte d'alchimie spirituelle, fondée sur des correspondances secrètes entre le visible et l'invisible, l'homme et l'univers.

**Théorie :**

n. f. Du grec *Théorein*, observer, contempler.

**D**escartes, après avoir colporté la séparation du corps et de l'esprit déclara que l'Homme devait se rendre "maître et possesseur de la Nature"... Découper un individu c'était donc lui donner une nécessité de se reconstituer sur le dos de son environnement ; son environnement étant alors tout ce qui n'était pas lui.

Le colporteur était bien sûr infect, mais il instituait là une loi pour des choses rendues bancales, c'est à dire découpées (finies) par lui-même. Il créait là un système complet, un nouveau monde, où la génération de la substance viendrait de sa corruption.

Le con, il nous attaquait



nb

Si nous voulons détruire  
ce qui nous apparaît à chacunE  
comme des formes diverses de destruction  
de ce à quoi nous tenons,  
de ce à quoi nous appartenons,  
nous avons décidé que nous appartenions  
à la même chose.

Il est un jour  
apparu une idée...

Il est un jour apparu une idée, simple  
une notion qui devait tout bouleverser  
absolument tout  
et cette idée était celle de soi  
soi en tant que séparé du reste :  
des autres ou de sa peau-morte  
de la merde, de la terre  
du feu, de l'air ou de l'eau...

Et dès lors que soi  
devenait si visible, si palpable et si limité,  
soi pouvait être eût.  
Et c'est exactement ce qui arriva :  
soi se fit *avoir*.

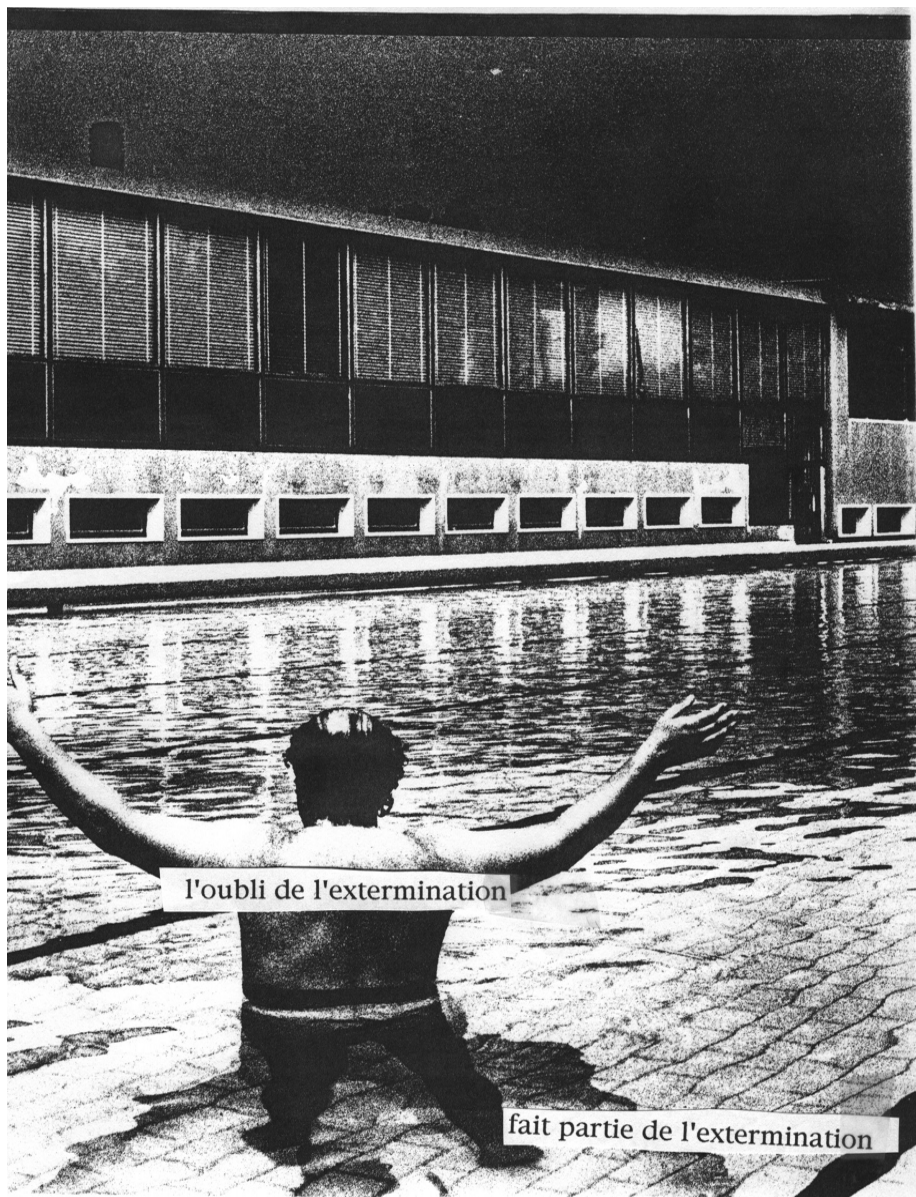
Ce que nous disons Ici  
c'est que nous n'arrivons pas à aimer cette idée.

Ce que nous disons ici  
c'est que loin d'être fini  
soi  
paraît plutôt une sphère infinie  
et diffuse  
mélange de sentiments,  
d'émotions et d'expériences,  
de ressentis,  
d'envies propres, et d'autres plus sales

soi paraît plutôt un ensemble  
dans lequel il n'y a aucun mur

aucune cloison  
aucune frontière  
ni temps, ni espace  
ce que nous disons ici c'est que certes,  
soi existe,  
mais sans reste  
le  
reste  
fait partie de soi  
c'est Hermès Trismégiste  
les poètes antiques  
et les Indiens exterminés des Amériques  
qui disaient ensemble  
que soi  
est une sphère  
dont le centre est partout  
et la circonférence nulle part.

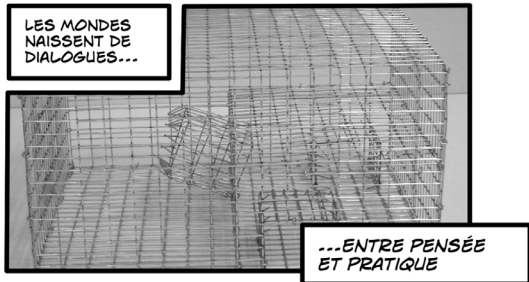
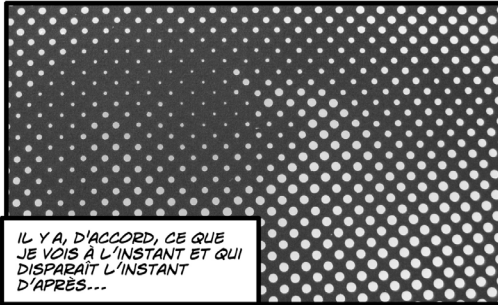
Et nous n'arrivons pas à être désolé  
de ne rien comprendre  
à ce qu'on tente de nous enseigner  
tant ce principe nous donnera de Forces  
car c'est en vivant la combinaison  
de toutes les forces du corps  
que la vie cesse  
de se questionner elle-même  
et s'admet comme pure réponse.

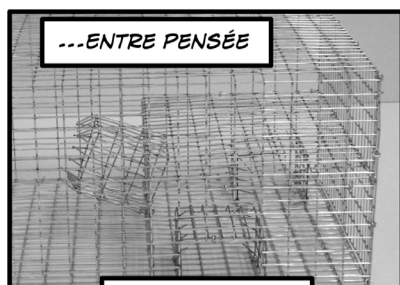




ET ÇA ME RASSURE...

PUISQUE C'EST POUR MOI QU'ON LE FAIT.





...ENTRE PENSÉE



ET PRATIQUE...



CE  
MONDE EST À  
MON CHEVET  
24 HEURES  
SUR 24,  
ET JE PEUX  
TOUT LUI  
DEMANDER.

LA VOIX DIT  
SAUTE...

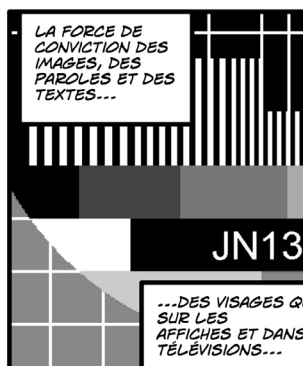


...EN PRINCIPE, JE  
SUIS CONTENT,  
SATISFAIT, REPU,  
MAIS VOILÀ AUSSI:  
QUE CE N'EST PAS  
VRAI.

(ET POURTANT JE NE  
SUIS PAS ALTRUISTE.)

LA VOIX DIT  
MANGE.

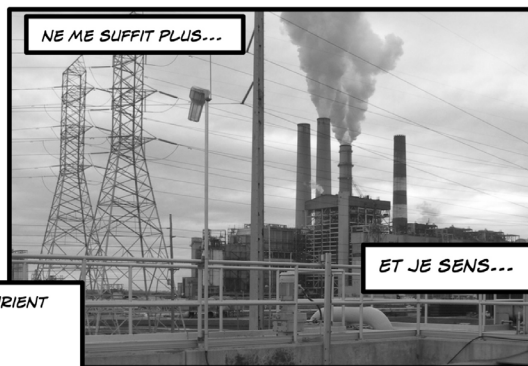
MÊME,  
QUELQUES  
FOIS,  
C'EST  
GRATUIT...



LA FORCE DE  
CONVICTION DES  
IMAGES, DES  
PAROLES ET DES  
TEXTES...

JN13

...DES VISAGES QUI SOURIENT  
SUR LES  
AFFICHES ET DANS LES  
TÉLÉVISIONS...



NE ME SUFFIT PLUS...

ET JE SENS...







COINCÉ, ME  
VOILÀ DANS CET  
ETAT...

IMMOBILE, FIGÉ



ET CET ETAT, JE NE  
SAIS PAS PLUS QUOI  
FAIRE AVEC QUE SANS...



DEPUIS QUAND?  
POURQUOI?...

POUR CE QUE J'EN SAIS  
IL EST LÀ, C'EST TOUT.

J'AI OUBLIÉ  
TELLEMENT  
DE  
CHOSSES...



PAR EXEMPLE...

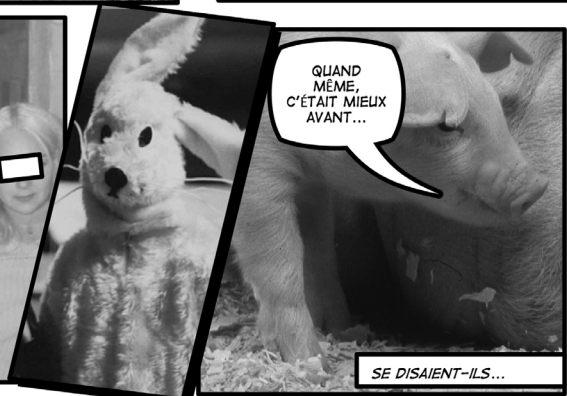
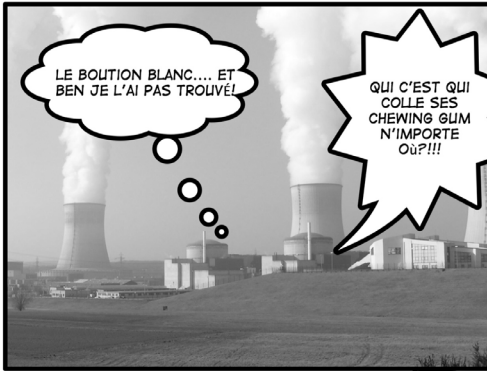
CE QUE JE  
DOIS FAIRE  
AVEC CE QUE  
JE SENS  
- L'ESSENCE.



LA VOIX DIT  
"T'ES  
QU'UNE  
MERDE!"

PARCE QU'ON  
ME LE DIT DEPUIS QUE JE  
GRANDIS: CE QUE JE SENS  
N'EST PAS TRÈS VALIDE...

POST SCRIPTUM...



NI MÊME  
SI CET AVANT  
AVAIT  
VRAIMENT EXISTÉ.

Les sentiments ne me servent à rien, j'ai appris ça en avançant. Ils n'ont pas vocation à se transformer en actes ; mais pourtant ils le font. Même invalides, ils s'impriment. Ils sont là. Deviennent ce Feu qui me brûle et m'éclaire. Et pire encore, qui me brûle *parce qu'il* m'éclaire sur le mensonge. Lui, je le sens venir de loin, mais quoi ?...

-Tiens, le 08 heures 22...  
*NON ! pas encore une fois.*

Et c'est la peur *camarade*, elle dirai la Peur  
la peur de tomber si je le prend plus çui-là.

À mesure  
que ce monde hurle ses victoires  
entre chacun des programmes  
qu'il diffuse  
il réalise en même temps sa défaite :  
l'Insatisfaction  
et à cette mesure il s'organise  
il se solidifie  
et à cette mesure  
il devient de plus en plus réel  
et se met à parer en avance.  
Il pare en avance.  
Je sens ça.  
Et c'est à travers moi qu'il le fait :  
ma Peur, mes Incapacités, mes certitudes.

À travers moi, ce monde est terrifié ; j'aimerais pouvoir l'oublier mais voilà :  
on oublie un mot, une idée, un visage, peut-être  
mais on n'oublie pas un *sentiment*,  
c'est pas pour rien qu'au bout d'un moment on l'appelle  
impression  
on ne l'oublie pas parce qu'il est à chaque fois  
celui d'une force  
et d'une extrême faiblesse ;  
rien, sauf les médicaments, ne le fait partir ; le savoir ne le fait pas partir, la  
conscience ne le fait pas partir ; il ne part pas et se transforme *toujours* en actes, c'est ça  
ce qui *vous brûle* les l'intérieurs.

Les sentiments sont, dit-on, invalides, et on ne se repose plus, on ne se repose  
plus jamais sur un invalide, sans quoi on tombe nom de dieu... Et où donc pourrais-  
je encore tomber, si la conséquence de chacune de mes impressions devenait une  
manifestation ?

hein ?  
où donc ?  
quelques fois je suis curieux...

où donc ?...





si ce n'est dans *l'essence*...



forcément, *l'essence*...

**L**e sentiment, m'avait-on dit, le sentiment a son heure et sa place, d'accord ; mais son heure est *tout le temps*, et sa place, contre soi, entièrement contre soi, absolument toute sa matière contre soi.

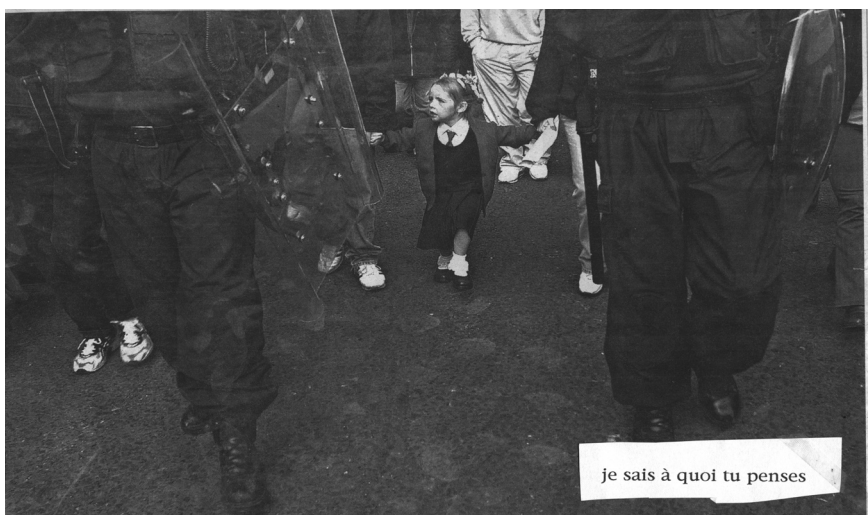
C'est ainsi que se fabriquent les agents de l'ÉTAT, pour qui tout a une place et une heure, et qui ne cherchent alors, dans l'exercice d'une autorité, de n'importe quelle autorité, qu'un remède à l'imbécillité. C'est à dire un remède au fait que seul, on ne tient pas debout. L'Agent, humanité éclatée, dit que ses sentiments ne deviennent pas des actes, et qu'il en sera de même pour les autres.

tu ne feras pas ce que je ne fais pas  
tu ne t'autoriseras pas ce que je ne m'autorise pas  
les agents fonctionnent comme ça

et voilà comment, n'importe quand et n'importe où, n'importe qui peut devenir un agent.

et voilà comment, privé de ses sens, et regardant quelque chose qu'il ne comprend pas en voulant le *comprendre* dans ce qu'il connaît déjà, un Homme peut devenir un agent.

« tu ne te permettras pas ce que je ne me permets pas »  
n'importe qui peut devenir un agent  
les citoyens  
sont évidemment des agents



« Quand le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle  
sur l'esprit gémissant en proie aux longs ennuis,  
et que de l'horizon embrassant tout le cercle  
il nous fait un jour plus triste que les nuits ;  
quand la terre est changée en un cachot humide,  
où l'espérance, comme une chauve souris,  
s'en va battant les murs de son aile timide,  
et se cognant la tête à des plafonds pourris ;  
quand la pluie étalant ses immenses trainées  
d'une vaste prison imite les barreaux,  
et qu'un peuple muet d'horribles araignées  
vient tendre ses filets au fond de nos cerveaux,



des cloches tout à coup sautent avec furie  
et lancent vers le ciel un affreux hurlement,  
ainsi que des esprits errants et sans patrie  
qui se mettent à geindre opiniâtrement.

-Et de longs corbillards, sans tambours ni musique,  
défilent lentement dans mon âme ; l'Espoir,  
vaincu, pleure, et l'Angoisse atroce, despotique  
sur mon crâne incliné plante son drapeau noir. »



\*\*\*

*“Toutes choses veulent persévérer dans leur être”.*

Dans quelle genre de guerre sommes nous  
quand ce sont les morts qui attaquent les vivants ?



L'obscurité est dans nos âmes

C'est l'histoire d'une Guerre qui dure depuis des siècles mais dont on ne parle pas vraiment. C'est l'histoire d'une Guerre qui peut tuer tout en maintenant intactes les fonctions vitales de ses morts.

C'est l'histoire, celle d'un sentiment diffus de Dépression, qui ne constitue que la phase intime de l'Attaque.

\*\*\*

La Guerre n'ayant ni nom, ni visage, ni pratique ou idéologie spécifique, commençons par l'appeler *ça*.

*Ça* pourrait débarquer dans un pays qui pourrait n'être qu'un homme ou une femme, satisfaire toutes les frontières, féliciter chacun des rapports de forces et ne chercher qu'à prendre une part du gâteau, qu'à faire payer quelque chose là-dedans. *Ça* pourrait être une mafia, sauf que *ça* l'aurai induite. En fait, une mafia ne serait, comme le capitalisme, qu'une expression spectaculaire de *ça*, une *infrastructure*.

Dans la Guerre, la politique est du divertissement, au même titre que n'importe quelle autre activité séparée. Le seul impératif de la Guerre étant la réédition sans conditions de chaque totalité, ce que la Guerre discutera en politique ne sera jamais crucial pour elle.

Le crucial, la Guerre ne le discutera pas, elle le défendra.

La Guerre joue. La Guerre est un parc d'attraction où l'on doit jouer. La Guerre nous y regarde, se nourrit et s'améliore de nos insatisfactions ; elle crée aussi de nouveaux manèges, comme elle brise les anciens, au gré de la majorité des agents puisque par définition, la Guerre est *démocratique*.

Etc..

Cette guerre n'est pas  
dans l'ombre,  
*nous sommes les siennes.*



**S**oi est le front de cette Guerre-ci, et les agents qui la mènent sont ceux que la Guerre parvient à exploser, c'est à dire à séparer suffisamment pour qu'ils aient besoin de la mener, les imbéciles.

Les moments-agents où elle est menée sont ceux qu'elle parvient à exploser, c'est à dire à séparer suffisamment des autres pour qu'il ne puisse s'y passer rien d'autre qu'elle, La Guerre.

Bien sûr, la joie  
les sourires et la politesse  
sont ses mots d'Ordres  
mais certains ne veulent pas servir  
alors pour eux  
la Guerre a constitué des injonctions plus solides  
et plus spectaculaires :

viol  
police  
armée  
matons  
vigiles...  
... qui ne sont que des apparitions moins fugaces.



Du coup, elle a aussi fabriqué les murs Prison Bureau et Asile psychiatrique.



-1-

Ça découpe, charcute, divise, explose et provoque les états séparés de sidération que nous connaissons. Dans la Guerre, le sentiment le mieux partagé, outre l'insatisfaction élevée au rang de rituel, est l'impuissance, conséquence directe du découpage. La Guerre ampute tous les corps constitués. Elle crée des mains, des pieds, des têtes, des troncs, des Esprits ou des sexes, et satisfait chacune de ces entités séparées en tant qu'entité séparée. Au moment précis où ces entités séparées pourraient se joindre, communiquer à l'intérieur d'UN seul corps, des agents apparaissent, et se chargent des attaques.

-2-

L'Attaque n'est pas forcément spectaculaire, mais à chaque fois, elle est une rupture possible, puisqu'au moment où elle cherche à détruire quelque chose qui dépasse ou devient trop insupportable pour elle, la Guerre détermine à la fois un agent et un combattant.

-3-

Une des productions principales de la Guerre est la schizophrénie, soit les vertiges. La Guerre se fait entre parcelles, entre parcelles d'un même corps parfois ; prouvant par là qu'un corps – tout corps – peut à la fois héberger un agent et un combattant. Souvent donc, l'attaque

sera quasi invisible, et dans n'importe quel groupe humain, cette attaque invisible pourra être identifiée en tant que norme (soit l'Instinct de Survie Minimal).

-4-

La Guerre n'est plus une affaire de politique. Les agents qui mènent la Guerre n'ont pas d'idéologie, rendant toutes les alliances possibles.

-5-

Là-dedans, il ne sera plus question de pensée, mais de stricte survie, c'est à dire qu'il s'agira d'actes.

-6-

Ce qui a survécu jusqu'à maintenant a tenu compte de deux impératifs : Rester intact, et se reproduire. Ça reste intact par la sidération (états provoqués par le découpage), puis ça se reproduit par la Guerre, que ça mène de concert contre toutes les autres Totalités, puisque

-7-

La Guerre sera la seule totalité d'actes qu'elle reconnaîtra. Dans la Guerre, la mort est toujours par étouffement.

Et ce, pour toutes les forces en présence.

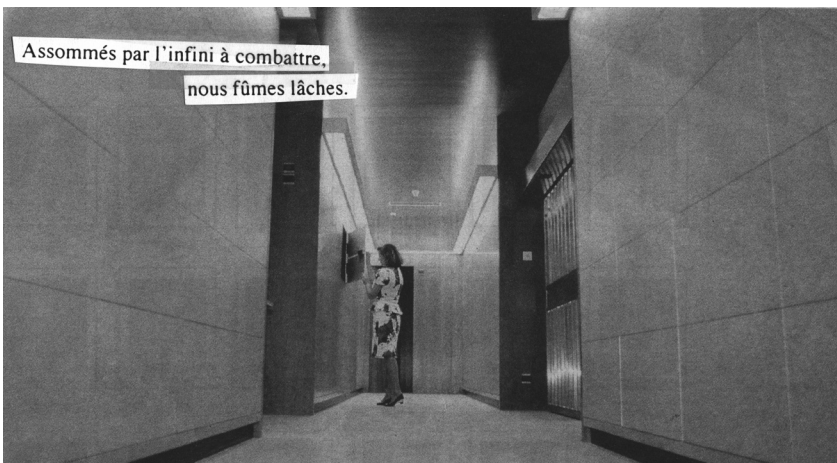
Ça



AsileS/  
PrisonS/  
ou MaisonS de retraite/  
isolent, enferment, traitent  
ce qu'une société a senti être déviant,  
c'est à dire ce que CHACUNE est amenÉE à être  
au moment précis où par ses actes,  
il/elle incarne que ses sentiments sont des injonctions  
son mouvement, inexorable.

Mais AsileS et Prison sont encore de ces spectacles  
paroxysmes que produit la Guerre  
devant lesquels on peut facilement oublier  
qu'en réalité  
ils ne sont pas spectaculaires  
mais diffus  
invisibles.

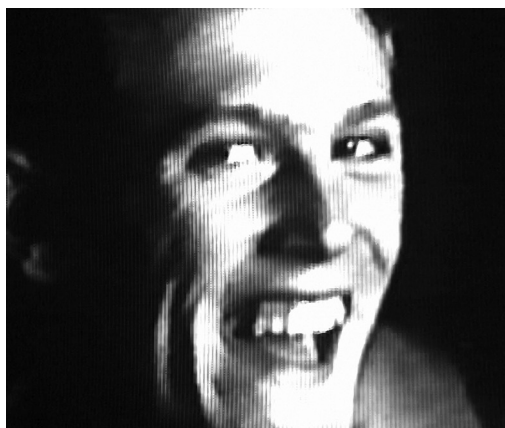
Asiles/ prisonS/ et capitalismeS/ sont ces flics en civils devenus visibles  
pour nous éviter de chercher les autres. Asile et Prison sont à détruire, mais  
la société qui les porte à la prochaine génération n'est pas à améliorer.  
parce qu'une société ne peut produire la Guerre  
que quand elle est une Guerre  
et ne peut produire la Prison que quand c'est ce qu'elle est :



une Prison.

**A** lors nous cassons les murs, parce que dans la Prison les règles ne sont pas différentes de celles du dehors. Et si elles sont plus claires, plus visibles – ferme ta gueule, sois sage, debout, en rang, hop, à l'isolement – si elles sont plus violentes que celles de l'Ecole, de la Rue, du Bureau, ou de celles de la Table Familiale, c'est bien qu'en s'appliquant à des manifestations les murs deviennent plus clairs, plus visibles et plus spectaculaires.

(E=mc<sup>2</sup>)



La fermeté  
les murs  
sont peut-être pour ceux  
qui appliquent  
qu'un acte ne peut être  
qu'infini,  
la limite, provocante,  
la manifestation nécessaire,  
mais c'est à dire  
qu'ils sont précisément  
pour n'importe qui

et ça,  
nous l'avons tous senti.

L'Esprit n'est vrai  
que lorsqu'il se manifeste  
et dans manifester

**il y a main.**

Il y a les déviants  
économiques  
ceux de droit commun  
et les déviants politiques  
mais il y a aussi  
eu  
Arthaud et Nijinski.





si le ciel et la mer

sont noirs comme de l'encre,

nos coeurs

que tu connais

sont remplis de rayons

Le découpage généralisé est à l'œuvre  
depuis des siècles  
des savoirs  
des envies  
des rôles consécutifs  
ou des fonctions qui en découlent  
des genres  
des plaisirs qui s'ensuivent  
et des espaces qui ne se suivent pas  
du temps qui soi-disant passerait en morceaux  
comme des convenances et des inconvenances  
mais aussi des corps  
et des âmes  
des choses qui sont à faire  
et des autres, ça ne changera rien  
qui ne le sont pas.  
Les individus sont systématiquement visés  
systématiquement ciblés  
systématiquement épuisés  
par les codes  
les normes  
et les frontières  
des agents  
à l'explosion  
la multiplicité  
n'existe plus  
la multiplicité  
diabolique  
est effrayée  
n'existe plus  
les individus  
n'existent plus  
ils sont devenus  
des divinus  
c'est à dire des petites choses coupées  
divisées  
rendues bancales à force de divisions  
et à force de blessures de cet Ordre  
ils deviennent naturellement des petits agents  
à mesure qu'ils intègrent  
dans les Ecoles, dans les Familles  
et *partout* après  
qu'Exister c'est dangereux  
et que pour vivre sans tomber  
– c'est à dire pauvrement respirer –  
il faudra se tenir à sa place  
bien sage  
que tout le monde se tienne à sa place  
bien sage

que pour vivre sans tomber  
il faudra prendre tous les jours les armes  
mais respecter les règles  
et les tourner contre soi-même  
que pour vivre  
il faudra pointer des canons  
contre ses propres têtes  
que pour vivre

il faudra proprement s'exploser

*Aphrodite :*

seuls.

« - **H**omme, vil meurtrier des Dieux, es-tu content ?

Les bois profonds, les monts et le ciel éclatant  
Sont vides, et les flots sont vides : c'est ton règne !  
Cherche qui te console et cherche qui te plaigne !  
Les sources des vallons boisés n'ont plus de voix,  
L'autre n'a plus de voix, les arbres dans les bois  
N'ont plus de voix, ni l'onde où tu buvais, poète !  
Et la mer est muette, et la terre est muette,  
Et rien ne te connaît dans le grand désert bleu  
Des cieux, et le soleil de feu n'est plus un Dieu !  
Il ne te voit plus. Rien de ce qui vit, frissonne,  
Respire ou respire, ne te connaît. Personne  
À présent, vagabond, ne sais d'où tu venais  
Et nul ne peut dire : "C'est l'homme. Je le connais."  
La Nature n'est plus qu'un grand spectre farouche.  
Son cœur brisé n'a plus de battements. Sa bouche  
Est clouée, et les yeux des astres sont crevés,  
Tu ne finiras pas les chants inachevés,  
Et tes fils, ignorant l'adorable martyr,  
Demanderont bientôt ce que tu nommais Lyre !  
Oh ! lorsque tu chantaient et que tu combattais,  
Nous venions te parler à mi-voix ! Tu sentais  
Près de ta joue, avec nos suaves murmures,  
Délicieusement le vent des chevelures  
Divines. Maintenant savoure ton ennui.»

## la bande à Dionysos

C'est une danse.

Et ils sont toujours venus à la danse  
pour lire sans qu'on parle  
pour comprendre sans langue.  
Ils sont tous  
aujourd'hui  
si fatigués, si saturés, si harassés de discours  
de langage  
d'écriture...  
Enfin, le sens fugitif passe par là  
silencieux.

### ...une danse

Et chaque acte d'insoumission, pourvu qu'il le soit réellement, c'est à dire qu'il n'oeuvre nulle part au découpage généralisé – donc ni à collaborer, ni à participer à l'ÉTAT – viendra de nous. Nous serons de chaque manifestation qui s'attaquera à l'État Des Choses, et qui sera donc un MOUVEMENT.

Mouvement contre État, c'est extrêmement simple au fond ; gestes, pratiques, liés (quotidiens), liés par l'expression de sa propre puissance  
non pas sur les autres,  
mais sur soi.

Et c'est bien de la poursuite d'une Ère dont nous parlons,  
mais de celle des danseurs.

Qui dansons

Qui dansons pour rétablir le mouvement perpétuel.





La dépendance est  
*le premier* ÉTAT







Le doute est le premier Mouvement.

« Tu en es encore à la tentation d'Antoine. L'ébat du zèle écourté, les  
tiques d'orgueil puéril, l'affaissement et l'effroi...

Toujours |  
l'instant fatal |  
viendra



Mais tu te mettras à ce travail : toutes les possibilités harmoniques et architecturales s'émouvront autour de ton siège. Des êtres parfaits, imprévus, s'offriront à tes expériences. Dans tes environs affluera rêveusement la curiosité d'anciennes foules et de luxes oisifs. Ta mémoire et tes sens ne seront que la nourriture de ton impulsion créatrice. Quant au monde, quand tu sortiras, que sera-t-il devenu ? En tous cas, rien des apparences actuelles."

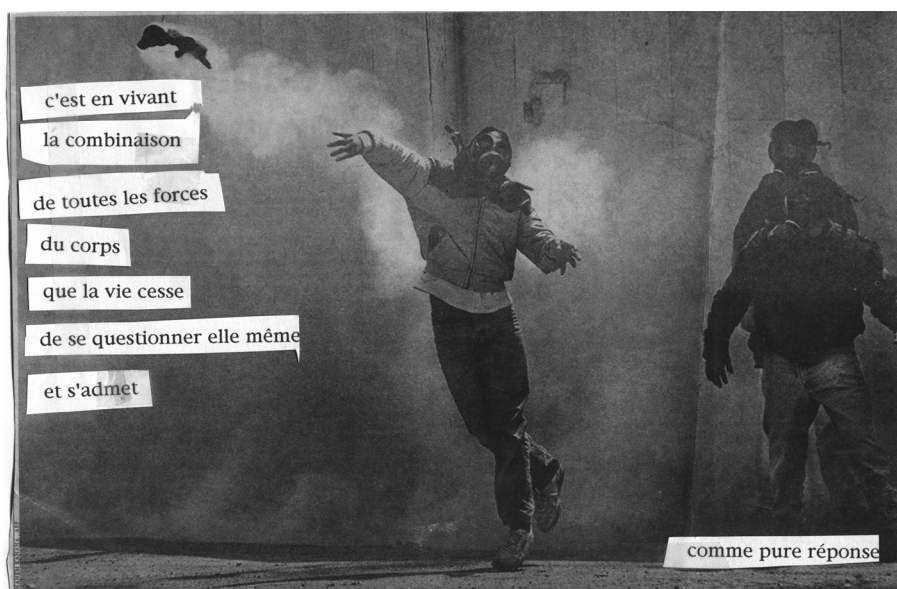
a r t h r i m b

nous étions là, au milieu du chemin de notre vie

Et **NOUS** c'étaient des vivants, ou plus justement des vivants épisodiques,  
que ces épisodes de vie imprimaient – il nous restait des souvenirs –  
à tel point qu'on sentait que vivre  
comme un Homme ou comme une Femme  
c'était réellement sans murs,  
sans cloisons, sans limites,  
sans convenances,  
sans : il y a des choses qui sont à faire et d'autres qui ne le sont pas  
sans politesses, sans barrières, sans découpage.

le nous est aussi large  
d'un coup  
hop  
d'un coup  
le nous est

large



\*\*\*

vous êtes comme nous  
vous cherchez l'origine  
et vous êtes  
l'origine  
de votre recherche

**A**lors nous nous sommes observés. Nous pouvions. C'est à dire que chacun a observé soi en tentant au plus juste d'en dégager quelque chose, de soi ; que ça serve un peu, soi, que ça serve à autre chose qu'à se jeter entre quatre murs pour chercher là et là seul une Solution, comme l'ordonnent les pubs nike-EDF-et-lacoste réunies.

Nous voulions dégager des gravas de nos habitudes quelques trucs, des trucs anguleux pourquoi pas considérables, pour déterminer où ça se cachait, où, d'où et quoi ça attaquait ; nous voulions dégager des points convergents d'analyse et des tactiques pour aider des gens qui voudraient s'agréger, mais s'agréger pour répliquer, comme il y a des tremblement de terre qui répliquent, et aussi :

Où dieu pouvions nous trouver ça ? où dieu l'avions nous vu, ça, pour la dernière fois ?

-...

C'est-à-dire que tout ce que nous connaissions de ça, c'est que ça tentait de provoquer l'explosion dès qu'un corps étrange apparaissait. Et ça s'adaptait à tous les environnements. Mais comme certains environnement pouvaient devenir inconfortables, dangereux, ça avait un plan : deux options qui se présentaient et s'appliquaient la plupart du temps dans l'ordre :

1- Ça tentait d'abord de comprendre ce danger, qui lui était apparu soudainement hermétique, c'est à dire que ça voulait le définir dans ses propres limites pour le rendre agent, mais le cas échéant,

2- Ça cherchait à le détruire, et cela sans aucune limitation de moyens.

Et en fait, ce n'est que là que ça apparaissait à chaque fois : au moment de l'Attaque.

**Là.**

alors c'est là...

l e t r e m b l e m e n t d e T e r r e

l a r é p l i q u e .

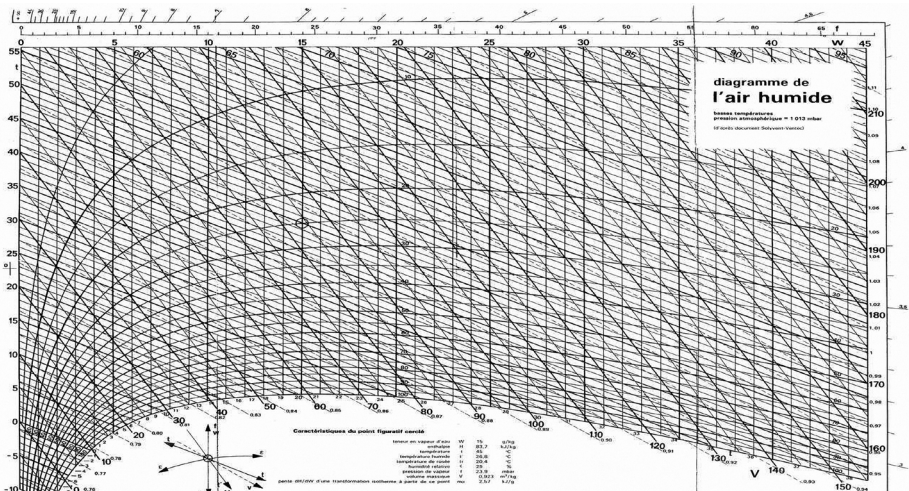
alors c'est là, ça était forcément organique

C'est là, nous nous observions, c'est à dire que chacun pouvait encore observer soi.  
C'est à dire que chacun a vu  
que le premier environnement inconfortable qu'avait trouvé ça  
le premier environnement que ça avait tenté d'exploser  
c'était SOI  
l'Ensemble tristement décrit par les sciences dans lequel il n'y avait à priori  
aucun mur,  
aucune cloison, aucune frontière

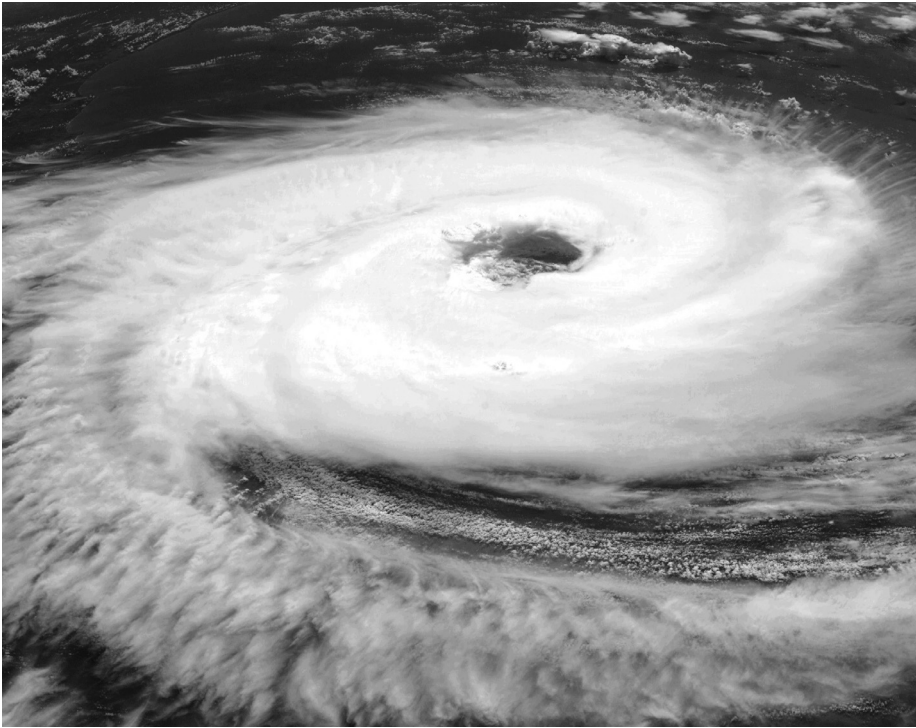
## LE NUAGE



et soi n'était pas une unité de temps, parce que nous n'avions pas d'âge,  
pas une unité de temps  
mais celle



de mouvement



soi c'était les autres, et aussi  
ce qui poussait.

**La nature n'existait pas séparée**

soi c'était ce à quoi nous avions décidés  
d'appartenir au moment précis où  
par les actes  
par les gestes et les manifestations  
nous avons pratiqué que nous n'étions pas finis  
soi c'était cette unité organique, en  
mouvement – traversant chaque chose –  
qui n'était presque plus définie  
que par les attaques menées contre Elle  
attaquée inlassablement,  
et rendue bancal à force  
à tel point que soi a intégré les Attaques  
à tel point que soi est devenu  
le premier champ de bataille  
le premier bloc explosé  
(quelqu'un, un gêne, un atome)  
à tel point que *soi*  
explosé  
a commencé à en redemander



*à tel point que soi, explosé, a commencé à en redemander*



Parce que par exemple un enfant que son père viole  
ne détestera pas son père  
ne voudra pas détruire son père  
et ne cherchera probablement pas à lui nuire  
il établira simplement que ce rapport est la norme  
et se mettra à la porter  
non comme une valeur, ou même une sorte d'idéologie  
mais comme une condition de survie  
cet enfant n'est pas idiot  
il a ressenti la volonté de destruction  
la pulsion de Mort  
mais il a simplement décidé de s'éteindre avant de réaliser l'Attaque  
son esprit s'est courbé de manière à adhérer à un système  
où cette chose qui arrivait était *normale*

*la génération de la substance  
viendra de sa corruption.*

Alors  
à moins qu'il ne se mette devant ce ressenti  
cet ensemble sensible d'émotions  
de sentiments et de rapports  
c'est à dire  
humblement  
devant *soi*  
comme nous disions tout à l'heure  
et donc  
devant l'attaque de ce soi  
à moins qu'il ne fasse cela  
et qu'il ne pleure  
à genoux devant toutes les larmes  
il intégrera cette Attaque  
et la portera aux autres  
  
c'est à dire qu'il *participera*  
et ce principe vaut pour toutes les attaques

\*\*\*

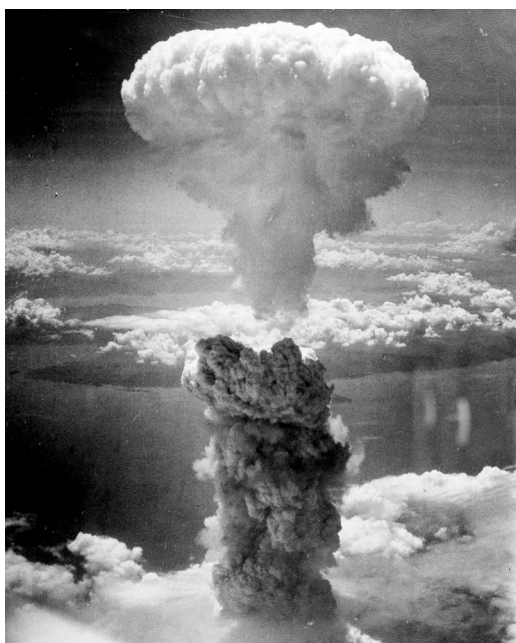
Maintenant, il faudrait des rites



se battre  
est une des manières  
qu'on a de pleurer

Alors là  
le nous s'est élargi d'un coup  
hop  
d'un coup





# hop

d'un coup

nous  
est devenu tout ceux  
qu'on attaquait  
tout ceux qu'on découpait

et il fallait une sorte de coïncidence historique  
il paraît que l'Histoire  
a le sens de l'humour voyez-vous  
il fallait que ce soit *maintenant*  
que l'on réalise *ça*.

Maintenant,  
c'est à dire l'Ère Post-Atomique,  
c'est à dire l'Ère qui a décidé de s'alimenter militairement  
– donc civilement –  
du découpage de l'atome ;  
qui n'est alors que la plus petite partie  
de *chaque chose* qui nous constitue



NB : Atome : *a-tomos*, QU'ON NE COUPE PAS.

C'est le temps que le soi  
explosé  
se remette en phase d'agglomération  
par la bagarre,  
la volonté d'Autonomie et  
la quête de ce qu'on trouvera bien  
en cherchant un peu  
c'est le temps de se rappeler ce sentiment profond  
qu'un jour  
chacun a eu dans son coin,  
isolé,  
que là  
il/elle était vulnérable  
que là  
il/elle était à la merci de n'importe quelle Solution  
pourvu qu'elle promette le bonheur.

Isolés, nous sentions bien certains mensonges  
mais en restant seuls nous les portions à la prochaine génération  
et même à plusieurs  
parce que dans des bagarres parcellaires  
atomisées

du *grignotage*

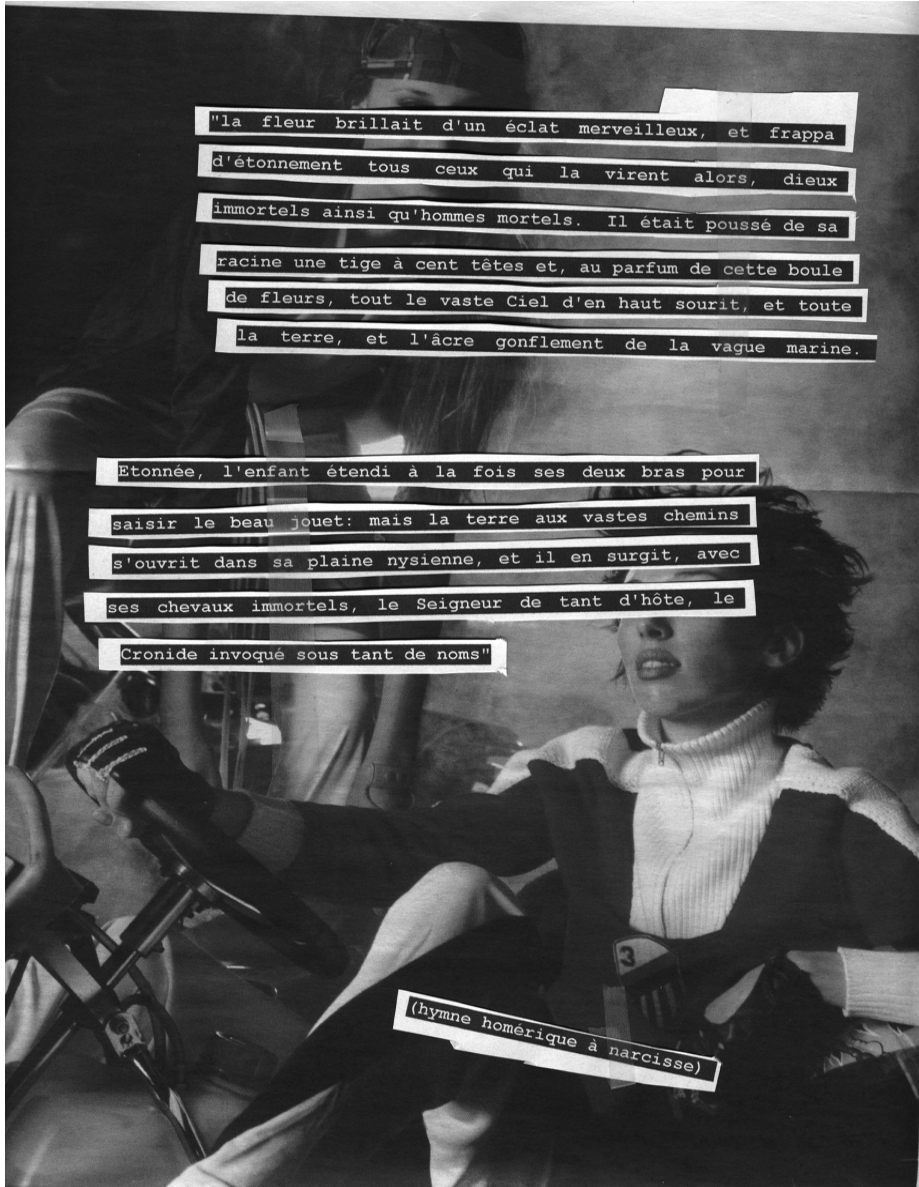
de la mendicité

\*\*\*

Il faut  
il faut une certaine dose de tendresse  
pour se lever alors que tout s'y oppose  
il faut  
une certaine dose de tendresse  
pour mettre un pied devant l'autre  
et marcher contre L'État Des Choses  
Il faut une certaine dose de Tendresse  
pour virer de là tant de fils de putes  
qui se promènent par là  
Il faut une certaine dose de  
tendresse

mais parfois, il faut y ajouter une certaine dose de plomb.

## voici la servante des morts



- La Guerre dira sois constructif, mais ce qu'elle voulait dire c'était *construit moi* -

aux anti prisons  
aux anti nucléaires  
aux anti OGM  
aux enragés  
aux clowns, aux danseurs et aux acrobates

## La meilleure retraite c'est l'attaque.

Ce n'est qu'à deux doigts de la tombe que ce monde tolère de lâcher enfin ses précieux travailleurs. Ils partent alors de la boîte où ils étaient, un peu triste parfois puisque ce trou était devenu l'essentiel d'une "vie" et, juste avant cette petite boîte où ils finiront, on leur accorde gracieusement un pourboire pour services rendus, une miette, un crachat. La retraite.

Personne pourtant dans ce monde "libre" n'avait vraiment choisi cela. Personne n'a choisi son travail, personne n'a choisi ce qu'il allait produire, personne n'a choisi de travailler ou non, personne n'a choisi si ce qu'il allait faire allait servir à quelque chose, un truc défendable, un truc utile. La nécessité de le faire s'est pourtant imposée presque partout, à coups de loyers à payer, de défaites, de marchandages syndicaux, de retours à la normale ou de tirs dans la foule, de bouffe ou de couches à acheter, de procès et de répression.

Troquer plus de la moitié de sa vie, de son unique vie, contre un peu d'assurance. Et un peu plus. Et encore un peu plus, c'est comme ça qu'on se fait avoir. Le "un peu plus", qui avec les siècles est devenu l'écran plasma, l'abonnement untel, la promo machin, le pourcentage truc. Tout ça pour finir comme toutes les bêtes de la terre. Et voir l'assurance et le confort prendre leur vrai visage, quand le vernis des promesses s'écaille. Voir la réalité de la vie qu'on se fait, ici, maintenant. Solitude, isolement, course poursuite, et puis par exemple ces vieux pauvres qui crèvent sans que personne n'en perçoive rien que l'odeur sous la porte du palier.

Des cancers, ces "un peu plus", suffit de regarder autour de soi ce que ce monde produit vraiment, infailliblement. Des cancers. Des cancers à ceux qui bossent, des cancers à ceux qui attendent dans la peinture au plomb de bosser, des cancers à ceux qui bouffent et qui respirent, et maintenant des cancers qu'on exporte, sous forme enrichie, comme simple conséquence de l'énergie dont on a besoin pour en produire d'autres, des cancers, encore.

On est calme, vraiment calme avec ça.

On voit bien que les syndicats, délayant tout dans un temps trop long, tentent de juguler ce qui pourrait leur échapper (assemblées sauvages, manifestations hors-limites), quand ce ne sont pas les manifestants eux-mêmes qui, tentant de rester légitimes et responsables face à une opinion qui n'existe qu'à la télé, restreignent à l'essentiel toutes ces autres inquiétudes qui leur courent dans les têtes.

La retraite? Non: l'avenir, la société, la politique, le vivant éclaté. C'est qu'il n'y a pas cinquante solutions. Se mettre à défendre ce qu'il nous reste de vivant, et l'étayer un peu, ou continuer d'encaisser jusqu'à ne plus être rien, même pas aussi efficaces que des machines.

Il y a ce type, qui dans le siècle dernier a écrit que les désirs du pauvre le mènent souvent à la prison. Oui, c'est ce qu'on voit dans un tribunal, c'est ça qu'on appelle la Justice. Mais plus sûrement ces désirs, fabriqués et raffinés par un système qui n'a que ça pour croître, l'amènent à faire des conneries. C'est à dire à les fabriquer, ces conneries, à les vendre, et à les acheter ensuite avec l'argent gagné. Les payer une fois de sa sueur et une fois de sa paye, c'est ça le cycle du travail. À quelle connerie peut-on encore participer, comme ça, par habitude? Un jour, vous verrez, il faudra partir en guerre s'exploser la gueule les uns les autres. L'horreur arrive comme ça. Pendant ce temps, meneurs d'hommes ou leaders d'opinion prennent à la télé un air affairé et soucieux. Conscients, mais responsables.

Allez, ce qu'on nous agite au loin devant les yeux pour nous faire rentrer dans nos mouiroirs c'est rien que de la quincaillerie, c'est rien qu'un endormissement cotonneux avant de crever.

Octobre 2010

## Les pièges à humains

On voit bien, même si depuis jeudi matin c'est avec un oeil en moins, que ce mouvement ne cesse de grandir, au grand désarroi de ses parents. Pour lui couper les ailes on lui parle de vote inexorable, mais il lui repousse d'autres membres, routiers, lycéens, chômeurs. Et puis des ailes il n'en n'avait pas besoin, c'est qu'il remonte de la cave en marchant, lui, sans fioritures. On lui tire donc dans la tête avec des balles en caoutchouc, on le tabasse à lui ouvrir le crâne, on veut le foutre en taule pour le calmer, même, mais il se relève et se met à cracher du feu, même si c'est comme ça.

On lui dit encore de s'asseoir, mais il voit bien la bouteille qui attend son derrière sur la chaise qu'on lui tend. Il refuse.

On cherche à lui faire peur avec des histoires de responsabilités qui lui incombreraient, de monstres issus de banlieues terroristes. Mais les soirs sur les piquets de grèves on se raconte d'autres histoires, sur les vraies saloperies réelles qu'on traverse. Des histoires qui réchauffent le froid du temps qu'il faisait. On se met à penser qu'on vit un moment, ce temps en dehors des habitudes, et l'on sait confusément que c'est une première chose qu'on a à partager, un moment.

L'habitude, c'est seul qu'on la vivait, en rentrant doucement dans son trou, tous les soirs, tous les matins.

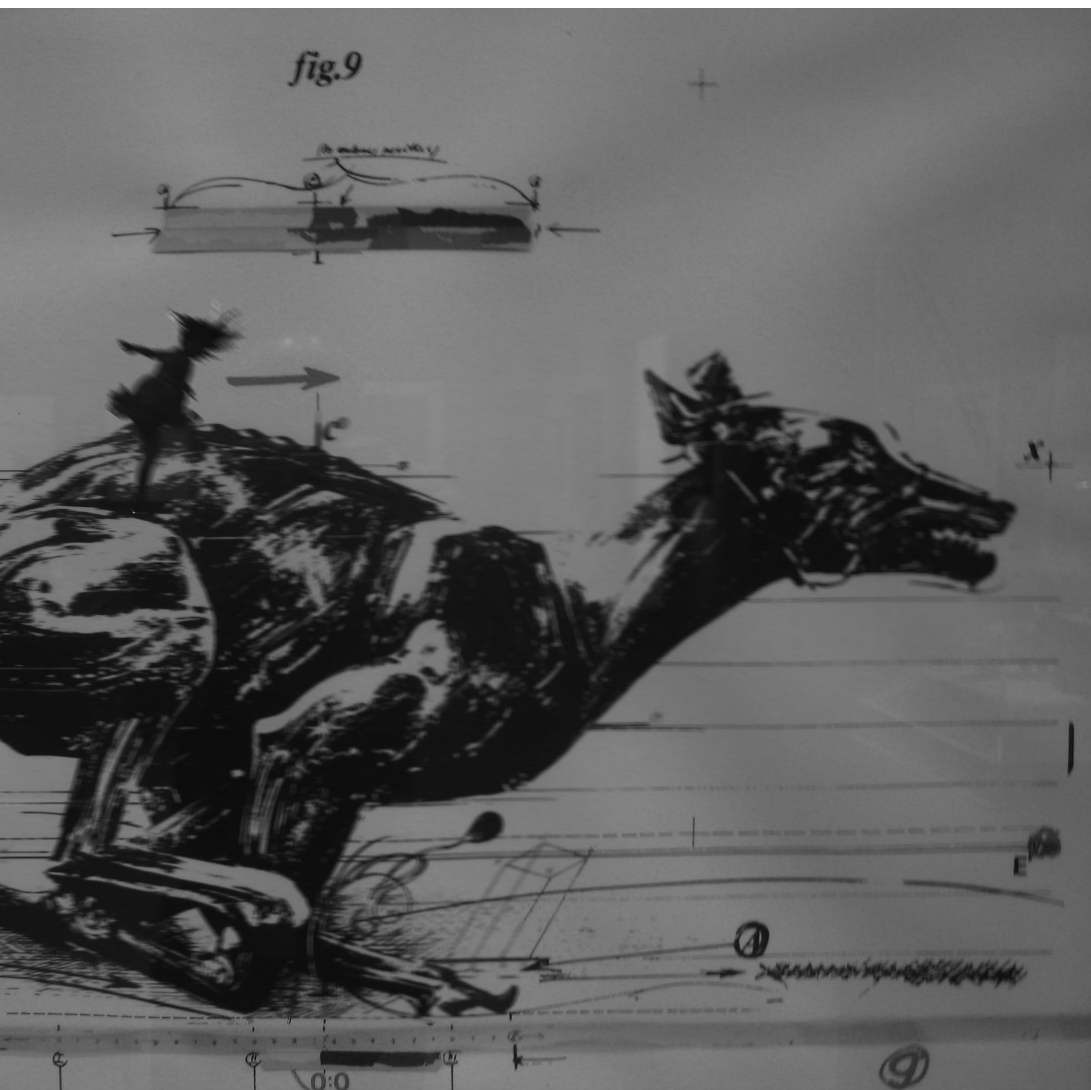
Du coup, on le voit mieux le paysage qu'on nous avait fait. On voit que sous les tas de chiffres et de mieux-être, de sécurité et de pourcentages vers lesquels on veut nous faire avancer, il n'y a que des trous. Des pièges à bêtes. Des trous pour habiter, des trous à nourrir dans le ventre, des trous où bosser, des trous dans les orbites et des trous à baiser. Non, là-bas il n'y a qu'une fabrique de trous, c'est rien de bon.

Quand la paix sociale s'effrite un peu, les bergers revêtissent leur habit le plus banal, le bleu, et veulent nous y mener de force, vers les trous. Là, on y joue à la playstation, on s'éclate aux médocs et à la série télé. Et leurs adjoints, avec leurs ridicules traits tirés, entre colère feinte et responsabilité, nous diront bientôt de les devancer pour ne pas trop perdre, et d'y retourner, au trou. Faudrait tous le leur fermer, leur trou de bouche.

Sans l'oeil gauche, il nous est parfois difficile de voir ce qui s'y passe, justement, à gauche. Là-bas on s'y recompose, on pense à 2012, on calcule. Là-bas on s'élève, responsables, contre une loi "inique", comme si toutes les lois ne l'étaient pas, et qu'elles ne nous rendaient pas tous complètement cons. Comme un feu rouge auquel on attend alors qu'aucun danger ne vient.

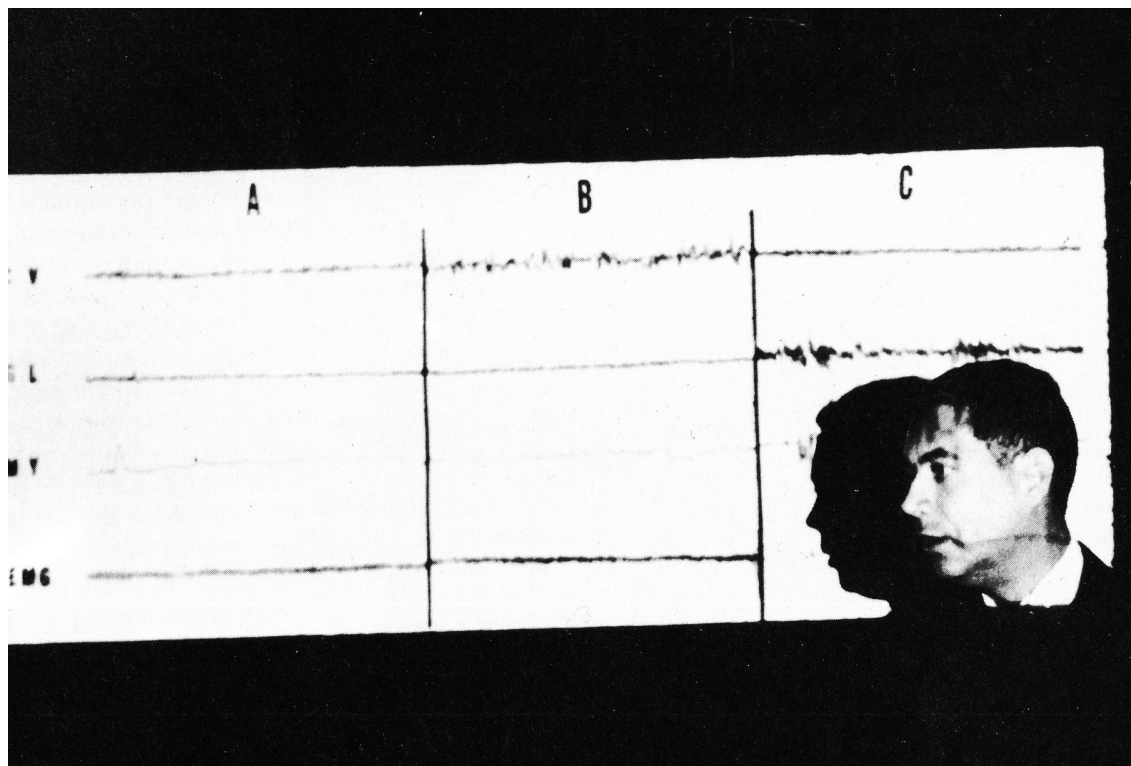
Des bêtes...en fait le mot n'est pas le bon. Les bêtes, elles, quand elles sentent l'inconfort, elles se déplacent, et quand on les acculent, elles mordent.

*“Il n’y a pas de corps qui  
trouvant son cœur  
ne trouve un nouveau chemin  
un nouvel usage de ses mains.”*



Pour écrire, participer, ou transmettre des paquets :  
[despaquetspourlabete@gmail.com](mailto:despaquetspourlabete@gmail.com)

# Regarder ses pieds



*la vérification de l'identité*

« Tirer dans le sens de herauszugraben... comme Brecht ce qu'il appelle vraiment, il dit à la fin Das ist die Kunst der Realisten... C'est, c'est ça l'art des réalistes... die Wahrheit herauszugraben... la vérité... la déterrer... en dessous du, du dépôt, du sédiment... Schutt c'est aussi bien le dépôt d'ordures que le sédiment terrestre... de ce qui va de soi... selbsterstündlich... de quelque chose qui est, dont on dit Ah c'est tout à fait compréhensible... voilà. Donc l'abstraction ça serait aussi... faire ressentir que ce qu'on voit... n'est pas du tout... naturel... et n'est pas du tout... immuable ni inévitable, mais qu'au contraire c'est quelque chose qui est... étrange, et qui... atteint parfois à une étrangeté telle qu'elle... qu'elle, qu'on se dit Mais c'est pas possible de vivre dans un monde où ces choses-là sont possibles. Voilà ».



